

MASTER DE SPÉCIALISATION EN ÉTUDES DE GENRE

Lavisse

Fanny



Toilettes non genrées et dynamiques de genre

Etude d'un lieu de la vie nocturne bruxelloise

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel et que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance. Je suis conscient·e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement constitue un plagiat et que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat comme prévues dans le *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* au Chapitre 4, Section 7, article 107 à 114.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude.

Nom, Prénom : Lavisse, Fanny

Date : 13/08/2024

Signature de l'étudiant·e :

A handwritten signature in black ink, appearing to be 'F. Lavisse', written on a white background.

Résumé

Fanny Lavis, *Toilettes non genrées et dynamiques de genre. Étude d'un lieu de la vie nocturne bruxelloise*. Année académique 2023-2024, Master de spécialisation en études de Genre. Promoteur : David Paternotte, ULB.

Ce mémoire décrit les dynamiques de genre et les interactions sociales à l'oeuvre dans les toilettes non genrées d'une boîte de nuit accueillant notamment des soirées queer. Il mesure l'impact du dégenrage des toilettes sur les usager·ères selon leurs identités de genre et identifie les limites de ces espaces.

Cette étude présente, tout d'abord, un panorama des recherches en sociologie et en études de genre sur les toilettes publiques genrées, des années 1970 à nos jours et montre comment ces espaces ont historiquement renforcé les normes de genre et exercé un contrôle social des corps et des identités, notamment par la présence de pictogrammes bigenrés.

Ensuite, l'exploration minutieuse d'un des lieux emblématiques de la vie nocturne bruxelloise et de ses toilettes *gender neutral* permet d'établir un lien entre espaces non genrés et corps, qu'ils soient queer ou non queer dans un contexte festif souvent transgressif.

Une recherche empirique s'appuyant sur cinq entretiens semi-directifs avec des habitué·es des lieux, sélectionné·es pour leur diversité de genre et de sexualité vient appuyer ces observations. Ces entretiens montrent que si les toilettes non genrées sont perçues comme des espaces relativement sûrs pour les personnes queer, des tensions et malaises sont également révélés, illustrant les défis de la mixité imposée dans de tels espaces.

Ce travail propose également une critique de la mainstreamisation du queer induite par l'aspect commercial du lieu étudié et explore les limites de l'inclusivité, notamment en matière de consentement et de sécurité.

Enfin, des pistes de réflexion sont énoncées pour la création de toilettes véritablement inclusives.

Mots-clés : Toilettes publiques, toilettes non genrées, inclusivité, vie nocturne, queer, gender washing.

Remerciements

Je tiens à remercier mon promoteur, David Paternotte, pour sa disponibilité, ses conseils avisés et ses réflexions inspirantes.

Je remercie mon lecteur, Jean-Didier Bergilez, pour son soutien et sa générosité.

Merci à Miska pour sa patience durant ces deux dernières années et merci à ma maman pour ses relectures attentives et ses conseils pertinents.

Merci également à mes ami·es du Master Genre pour nos échanges riches et féconds et pour les bons moments partagés.

Je remercie enfin toutes les personnes qui m'ont donné un peu de leur temps et ont accepté de répondre à mes questions.

Table des matières

Introduction	7
1. Les toilettes publiques dans la littérature sur le genre	15
1.1. <i>Goffman, le précurseur</i>	15
1.2. <i>Les toilettes publiques comme espace de subversion : les tasses</i>	16
1.3. <i>Julien Damon: une reconnaissance timide et partielle de la hiérarchie entre les genres</i> .19	
1.4. <i>Les revendications trans et queers</i>	22
1.4.1. <i>Les mouvements étudiants</i>	22
1.4.2. <i>Les toilettes genrées vues par Jack Halberstam</i>	23
1.4.3. <i>Queeriser les toilettes publiques avec Sheila Cavanagh</i>	25
1.5. <i>Le cas épineux des terfs</i>	27
2. La Boîte : genèse, développement et ambitions d’inclusivité	29
2.1. <i>L’histoire d’un succès</i>	29
2.2. <i>La care team</i>	31
2.3. <i>Pénétrer les lieux</i>	32
2.3.1. <i>Le Parcours des clubbers : de l’entrée au dancefloor</i>	32
2.3.2. <i>Architecture et aménagement des toilettes de La Boîte</i>	33
2.4. <i>Passer du temps avec Amel</i>	35
2.5. <i>Le public et les soirées organisées</i>	36
2.6. <i>Gender washing et « safe place »</i>	38
3. Des espaces et des corps	41
3.1. <i>Quand les toilettes non genrées produisent du genre</i>	41
3.2. <i>Des corps qui performant</i>	42
3.2.1. <i>Le corps non queer d’Amel</i>	42
3.2.2. <i>Les corps queers</i>	43
3.2.3. <i>Les autres</i>	45
4. Les toilettes de La Boîte vues par les utilisateur·ices	46
4.1. <i>Portraits d’habitué·es</i>	46
4.1.1. <i>Les personnes non queer</i>	46
4.1.2. <i>Les personnes queer</i>	49
4.2. <i>Perspectives genrées et points de vue situés : entre enthousiasme et contradictions</i>	53
4.2.1 <i>Points de vue non queer : Clara et Noé</i>	53
4.2.2 <i>Points de vue queer : Mia, Aya et Timothée</i>	55
Conclusion	58
Annexes	63
Bibliographie	66

Introduction

Il m'est impossible de dire exactement à quel moment est né mon engagement féministe mais à l'échelle de ma vie, il est assez récent. Je crois qu'il remonte à la lecture de *Beauté Fatale* de Mona Chollet, bien avant que je ne me délecte de tous les épisodes des *Couilles sur la table*¹. Je pense avoir compris à ce moment-là combien l'histoire de mon corps était tout autant une histoire personnelle qu'une histoire universelle. J'ai pris conscience que je n'étais pas la seule à avoir appris à le détester, à le montrer ou à le cacher en fonction des circonstances, à le trouver trop présent ou pas assez. Ce n'était pas seulement mon corps qui avait été convoité, méprisé, violenté. Mon histoire était celle de toutes celles qui, comme moi, malgré le privilège d'être blanches, hétérosexuelles, bourgeoises, valides, minces et cisgenres, ont souffert d'avoir un corps. C'est de ce corps-là que je m'exprime aujourd'hui et c'est sans doute parce que mon féminisme est corporel, incarné, que je me suis intéressée à la question intime des toilettes.

Au départ de ma réflexion, il y a ce malaise de plus en plus présent à mesure que mon engagement féministe s'intensifie : pourquoi doit-on faire un choix basé sur notre genre à chaque fois que nous utilisons des toilettes publiques ? Qu'est-ce que cette bicatégorisation, stricte, imposée par des pictogrammes simplistes et réducteurs, dit de notre société ? Comment celle-ci crée-t-elle une hiérarchisation parmi les corps ?

Il m'est alors apparu que les toilettes, aussi triviales soient-elles, sont un terrain fertile pour observer et analyser les inégalités de genre. Cette réflexion coïncide avec deux tendances contemporaines antagonistes : d'une part, la crispation de certains mouvements féministes se disant « critiques à l'égard du genre² » autour de la nécessité de maintenir des toilettes strictement bigenrées et d'autre part, la mobilisation de plus en

¹ Podcast produit par Binge audio, animé par la journaliste Victoire Tuillon qui interroge les masculinités contemporaines. <https://www.binge.audio/podcast/les-couilles-sur-la-table>.

² Euphémisme que les mouvements transphobes utilisent pour se définir.

plus forte des personnes FINTA³ quant à leur droit à disposer de toilettes publiques sûres et inclusives.

D'après le sociologue Julien Damon (2023), c'est dans les grandes villes où l'on rencontre de sérieux problèmes de salubrité et, en particulier à Paris, qu'apparaissent, dès le milieu du XVII^e siècle, les premiers mobiliers urbains destinés à satisfaire ses besoins naturels, exclusivement réservés aux hommes. Jusque-là, on se soulageait dans la rue « à ciel ouvert » et la nécessité d'installer des infrastructures à cet effet ne se posait pas. Au XIX^e siècle, du fait d'une urbanisation croissante et de l'imposition de nouvelles normes d'hygiène et de pudeur, le nombre de toilettes publiques augmente considérablement. En 1841 à Paris, le préfet de la Seine, Rambuteau, fait installer quatre cent soixante-dix-huit urinoirs sur les trottoirs de la ville. De peur que son nom ne soit associé à ces infrastructures honteuses, il se hâte de les faire nommer « vespasiennes » en référence à l'empereur romain Vespasien, à qui l'on avait attribué, à tort, l'établissement d'urinoirs publics à Rome. Aussitôt que ces urinoirs apparaissent, on leur reproche d'être insalubres, d'accueillir divers trafics et de favoriser les rencontres réprouvées. Ce sont aussi d'emblée des espaces d'expression libre et anonyme où l'on peut lire des messages politiques, sexuels, de haine ou de colère.

Une cinquantaine d'années plus tard, non sans controverse, apparaissent les premières toilettes publiques pour femmes. C'est à ce moment-là que la signalétique genrée, encore largement répandue aujourd'hui, voit le jour. Si ces premières toilettes pour femmes paraissent émancipatrices en ce qu'elles leur octroient un droit à déambuler plus librement dans l'espace public, leur apparition a aussi participé à la hiérarchisation entre les genres. En effet, dès que ces infrastructures sont conçues, elles sont moins nombreuses que celles dont disposent les hommes. De plus, les femmes qui les utilisent sont stigmatisées et suspectées d'actes immoraux. Le message est clair : l'espace public reste inhospitalier pour elles. En réalité, seuls les grands magasins leur offrent des toilettes confortables, car si l'espace public est hostile aux femmes, il devient bien plus accueillant lorsqu'il s'agit d'en faire des consommatrices.

³ FINTA est l'acronyme de Female (femme), Intersex (intersexe), Non-binary (non-binaire), Trans (transgenre) et Agender (agenre). Cet acronyme ne tient pas compte de l'orientation sexuelle des personnes qu'il désigne.

Pour Jean-François Staszak (2021), cette ségrégation des toilettes est comparable à celle que les personnes noires ont vécue en Afrique du Sud pendant l'apartheid ou aux États-Unis avant l'abrogation des lois Jim Crow.

Le fait de créer des toilettes séparées en deux espaces genrés bien distincts est le reflet de croyances culturelles persistantes en matière d'intimité et de sexualité. Cette séparation aurait pour but de nous protéger de la potentielle mise en présence des organes génitaux de l'autre genre. Pour Olga Gershenson (2010), ce sont ces significations culturelles qui définissent la discipline de l'espace toilettes et en font un enjeu politique. Les toilettes ségréguées seraient le reflet d'une stratégie visant à préserver les catégories sociales existantes.

A partir des années 1980, dans les rues des grandes villes, les vespasiennes sont remplacées par des sanisettes, à usage individuel et à nettoyage automatique. Selon Jean-François Staszak (2021), ces infrastructures standardisent les corps et leurs besoins en les intégrant dans un processus mécanique et industriel qui déshumanise et désocialise l'usage des toilettes publiques. En 2009, les sanisettes deviennent accessibles aux personnes à mobilité réduite ainsi qu'aux personnes non voyantes.

Il semble difficile pour les autorités publiques de trouver un moyen de répondre à la nécessité sanitaire que représentent les toilettes publiques tout en éradiquant les activités réprouvées qui s'y pratiquent. En effet, bien qu'elles soient payantes, les sanisettes accueillent, elles aussi, des activités auxquelles elles ne sont pas destinées (deal, prostitution, etc).

A l'ère des sanisettes, il semble pertinent de se demander pourquoi les toilettes publiques ne sont pas toutes devenues systématiquement non genrées. Michel Raz (2016) explique qu'historiquement, malgré les variations dans la perception du genre à travers le temps et les lieux, la bicatégorisation a toujours agi pour normaliser les corps, les comportements et les identités, marginalisant tous·tes ceux qui ne s'y conforment pas. Les toilettes publiques en sont une parfaite illustration. Les raisons invoquées de pudeur et de sécurité ont, par ailleurs, contribué à maintenir les femmes dans une forme d'immanence, les éloignant de la trivialité de satisfaire des besoins « naturels ». À ce sujet, Julien Damon (2023) relève l'existence du phénomène de « poop-shaming », qui

consiste, pour les femmes, à être moins enclines que les hommes à déféquer sur leur lieu de travail, dans des toilettes publiques, ou chez un nouveau partenaire sexuel. Ce phénomène persiste encore aujourd'hui. A l'inverse, de nombreux hommes n'ont aucun problème à s'exposer et utilisent les urinoirs pour affirmer leur virilité et performer leur hétérosexualité, aimant croire qu'ils détiennent seuls le privilège d'uriner debout.

Ces dernières années, les mouvements féministes ont pris une dimension plus intime. La philosophe Camille Froidevaux-Metterie (2021) parle d'un « tournant génital du féminisme » (p.17) qui pourrait se définir comme une évolution vers une prise en compte plus intégrale et ouverte des expériences corporelles des femmes dans la théorie et la pratique féministes. Malgré cette avancée, une réalité demeure : les femmes cisgenres, les personnes trans, intersexes ou non binaires, les personnes en situation de handicap ou encore les personnes précaires ne jouissent pas de la même facilité d'accès aux toilettes publiques que les hommes cisgenres, valides, hétérosexuels et non précaires.

De plus en plus de lieux culturels, de bars, de restaurants ont pris la mesure du problème, ou ont senti qu'en terme de marketing, les toilettes genrées ne correspondaient plus à l'image inclusive qu'ils voulaient donner. Ainsi, beaucoup de lieux dégenrent leurs toilettes. Cela va de la suppression des pictogrammes classiques à la création de nouveaux espaces en passant par l'utilisation de nouvelles dénominations (*gender neutral*, FINTA, mixtes, non genrées etc.). En réalité, en raison des coûts que cela représente, les espaces eux-mêmes sont rarement transformés et en ce qui concerne les pictogrammes, les nombreuses options qui nous sont offertes sont plus ou moins habiles et ne servent pas toujours la cause qu'elles sont supposées défendre⁴. Parallèlement à ce dégenrage massif et désorganisé, des collectifs queers ou des associations féministes réfléchissent à des solutions concrètes. A titre d'exemple, à Bruxelles, le projet *wewee*⁵ de l'asbl *Collegirls* propose des ateliers visant à une réappropriation de l'espace urinaire

⁴ Voir en annexe la diversité des pictogrammes utilisés pour dégenrer les toilettes.

⁵ *Instagram*. https://www.instagram.com/collegirls_asbl/.

public des femmes cis et des personnes issues des minorités de genre par l'utilisation plus fréquente du *pisse-debout*⁶.

A ma connaissance, seuls deux endroits situés au centre-ville de Bruxelles ne se sont pas contentés de changer ou supprimer les pictogrammes mais ont créé un seul et même espace se voulant accessible à tous·tes : le premier est un lieu au centre-ville rassemblant des bars et des comptoirs de street food où l'on vient pour déjeuner, boire un verre, dîner ou bruncher le week-end et le second, une boîte de nuit où des soirées queers⁷ sont régulièrement organisées.

Observant que le dégenrage des toilettes suscitait passions et débats, j'ai voulu découvrir si celui-ci constituait une solution vertueuse pour tous·tes. Pour répondre à cette problématique, j'ai entrepris d'examiner comment les personnes se comportaient dans de tels espaces. Quels bénéfices peut-on en tirer ? Comment les espaces, eux-mêmes, produisent-ils des comportements ? Y-a-t-il de bonnes raisons de maintenir des toilettes ségréguées pour certaines catégories de la population ? La hiérarchisation des genres, les discriminations, les violences, la stigmatisation des corps sont-elles moindres dans les lieux possédant des toilettes non genrées ? Comment s'y organise « l'arrangement des sexes⁸ » ? Les revendications queers servent-elles toujours la cause des femmes ?

J'ai choisi de me focaliser sur un espace semi-public : les toilettes du célèbre club bruxellois mentionné plus haut que je nommerai *La Boîte*. J'ai fait ce choix car c'est un lieu où se rendent beaucoup de personnes aux profils variés et dont l'espace toilettes est agencé de telle manière qu'il encourage les interactions entre personnes quelle que soit leur expression de genre. Je suis consciente que cela exclut de ma recherche toutes les personnes qui ne sont pas en mesure ou n'ont pas l'habitude de se rendre en boîte de nuit, que ce soit en raison de leur condition physique, de leurs moyens financiers ou tout simplement de leur désintérêt pour ce type de lieu.

⁶ Un *pisse-debout* est un accessoire, généralement de forme conique, qui se place entre les jambes au moment d'uriner. Il permet à toute personne dépourvue de pénis d'uriner debout facilement, sans avoir besoin de se dévêtir complètement ni de s'asseoir. (voir photo en annexe)

⁷ J'utiliserai, tout au long de ce travail, le terme *queer* pour définir toute personne dont les pratiques sexuelles ou sociales perturbent l'ordre hétéronormatif.

⁸ Titre d'un essai d'Erving Goffman dont il sera question plus loin.

Afin d'assurer la confidentialité et de protéger la vie privée des participant-es, les personnes et les lieux ont été anonymisés. La garantie d'anonymat m'a également permis de créer un environnement de confiance, où les participant-es ont pu s'exprimer librement sans craindre d'éventuelles répercussions.

Pour mener cette recherche, j'ai adopté une approche empirique, combinant observations directes sur le terrain et entretiens semi-directifs avec les usager·ères des toilettes et le personnel de l'établissement. La phase d'observation, qui s'est déroulée entre novembre 2023 et juin 2024, m'a permis de recueillir des données qualitatives sur les dynamiques sociales et les interactions dans les toilettes. Cette phase a été complétée par des entretiens, visant à approfondir ma compréhension de la perception et des expériences des usager·ères ainsi que du personnel des toilettes non genrées.

La phase de terrain a consisté à me rendre à différentes soirées, à différentes heures, durant lesquelles j'ai navigué entre le dancefloor et les toilettes. Dans un premier temps, il s'agissait de m'imprégner de l'ambiance des lieux, de rencontrer et de créer un lien avec le personnel, notamment avec la personne chargée de la surveillance et de l'entretien des toilettes. J'ai également profité de cette phase pour bavarder de façon informelle avec un maximum de client-es, recueillant ainsi leurs impressions sur le lieu et ses toilettes. Cela m'a permis de collecter les coordonnées de plusieurs habitué·es, que j'ai contacté·es lors de la phase d'entretiens. Grâce à ce travail de terrain, j'ai pu affiner ma compréhension des dynamiques de genre qui se jouaient dans de tels espaces.

Travailler dans cet environnement à des heures nocturnes, alors que je suis mère de jeunes enfants, n'a pas toujours été aisé. Lors des premières sorties, j'ai tenté de ne rester qu'une heure ou deux en début de nuit, mais il m'est apparu très vite que le lieu ne commençait à s'animer qu'après mon départ. J'ai donc décidé de varier les horaires à chaque sortie afin de comprendre si l'utilisation des toilettes changeait à mesure que la nuit avançait.

Pour les observations, j'ai expérimenté plusieurs méthodes avant de trouver celle qui me convenait le mieux. J'ai commencé par tester l'observation non participante, en m'installant contre le mur faisant face aux toilettes avec un petit carnet à la main pour prendre des notes. Cette approche limitait grandement mon champ de vision et ne me

permettait pas d'observer ce qui se passait dans les cabines, aux lave-mains ou aux urinoirs. De plus, ma présence était peu discrète et embarrassante. J'ai ensuite tenté l'observation structurée à l'aide d'un schéma inspiré par *Le commerce des pissotières* (Humphreys, 1970/2007), mais les comportements observés n'étaient pas aussi ritualisés que ceux décrits dans cet essai, rendant mon schéma rapidement confus. Finalement, l'observation participante s'est avérée être la meilleure option. Il m'a semblé judicieux, au cours d'une même soirée, d'endosser à la fois le rôle d'une utilisatrice des toilettes comme les autres mais aussi celui de la dame pipi⁹, qui, d'ailleurs, me laissait volontiers sa place chaque fois que je le lui demandais. À ce stade de l'enquête, pour obtenir un maximum d'informations, j'ai tiré parti de ma position atypique de chercheuse sur un objet aussi curieux que les toilettes. Mon rôle de « sociologue d'un soir » m'a conféré une certaine crédibilité que j'ai pu exploiter auprès de mes interlocuteur·ices. Munie de mon téléphone, j'ai utilisé la fonction dictaphone pour compiler mes remarques et réflexions, rédigeant, ensuite, des rapports d'observation détaillés.

La phase d'entretiens a commencé début avril et s'est poursuivie jusqu'en juillet 2024. Je me suis entretenue avec plusieurs membres du personnel, tels que les *night managers* et la préposée aux toilettes, mais aussi et surtout avec des usager·ères des lieux, qu'ils soient clubbers ou DJs. J'ai privilégié les entretiens en présentiel, mais j'en ai également effectué en visioconférence ou par appels téléphoniques. Au total, je me suis entretenue avec 15 personnes aux profils que j'ai voulu aussi variés que possible en termes d'âge, d'origine, d'expression de genre et d'orientation sexuelle.

Ce travail s'articulera en quatre grands chapitres. Je présenterai, dans un premier temps, la manière dont la question des toilettes publiques a été traitée dans la littérature sur le genre. J'évoquerai notamment les premiers travaux sociologiques sur le sujet. Ensuite, je ferai un détour par la littérature gay. Je m'intéresserai également aux théories queers. Enfin, j'évoquerai la voix de celles qui se sentent menacées par la présence des femmes trans dans leurs toilettes.

Dans la deuxième partie de ce travail, je présenterai l'histoire de *La Boîte* et la démarche de ses créateurs. Je m'intéresserai à la politique de consentement mise en place. Je

⁹ J'utiliserai à plusieurs reprises cette expression usuelle au cours de ma recherche, non par mépris de classe, mais parce que je la trouve imagée et qu'elle englobe bien l'ensemble des tâches et des fonctions de la personne concernée.

décrierai en détail les espaces et dresserai un portrait de la dame-pipi. J'examinerai ensuite les soirées organisées et la diversité du public. Enfin, j'analyserai les rapports de pouvoir genrés pour déterminer si, comme annoncé, *La Boîte* est un lieu « safe ».

Dans une troisième partie, je mettrai en lumière les interactions complexes entre architecture et comportements corporels tout en examinant les processus de production du genre, de transgression et de stigmatisation qui se jouent dans les toilettes de *La Boîte*.

Enfin, dans une quatrième partie, je présenterai les résultats de mon enquête qualitative en m'appuyant sur les témoignages de cinq participants aux entretiens semi-directifs que j'ai réalisés. À travers les témoignages et les réflexions partagées lors de ces entretiens, j'explorerai les dynamiques complexes de genre, d'espace, et d'interactions sociales qui se manifestent dans le contexte festif queer qu'offre *La Boîte*. Cette approche me permettra de révéler les multiples dimensions et enjeux liés à la construction et à l'expérience de cet espace, en mettant en lumière les pratiques, les perceptions et les relations qui s'y développent.

1. Les toilettes publiques dans la littérature sur le genre

Cet objet trivial dont on parle beaucoup mais qu'on étudie peu.

1.1. Goffman, le précurseur

Un des premiers à aborder brièvement le sujet de la ségrégation des toilettes est le sociologue Erving Goffman. Il est qualifié « d'inventeur de l'infiniment petit en sociologie, » par Bourdieu (1983) en raison de ses recherches sur la domination masculine, non seulement dans les comportements ouvertement sexistes, mais aussi et surtout dans les gestes quotidiens les plus courants.

S'opposant à la perspective naturalisante de la différence des sexes, Goffman s'est appliqué à décrire les mécanismes de production du genre en tant que dualité hiérarchisée par l'organisation sociale (Kian-Thiébaud, 2010). Bien que critiqué par les théoriciennes féministes de la deuxième vague qui lui reprochaient d'avoir négligé les rapports de pouvoir, sa contribution à l'analyse des mécanismes de la construction sociale du genre demeure incontestable.

Goffman publie *L'arrangement des sexes* (1977/2010), un court essai dans lequel il questionne l'utilisation genrée des toilettes. Pour lui, bien qu'il soit admis que les hommes et les femmes sont similaires en matière d'élimination des déchets corporels, il est attendu que l'environnement dans lequel les femmes accomplissent cet acte soit plus raffiné, plus spacieux et mieux aménagé que celui des hommes. Ce sont les stéréotypes de genre qui expliqueraient pourquoi tous les lieux de travail aux États-Unis étaient, au moment où il écrit, dotés de deux types de toilettes : esthétiques et chaleureuses du côté des femmes, froides et fonctionnelles du côté des hommes.

Pour Goffman, cette séparation des toilettes permettait aux femmes de se retirer dans un espace non mixte, « souvent en compagnie d'une amie, et d'y consacrer du temps à leur toilette » (p.79). Il voit les relations sociales des hommes et des femmes comme un rythme « ensemble-séparés » (p.80), avec des moments où les deux sexes partagent un espace commun, suivis de courtes périodes de séparation, et ainsi de suite. Les espaces non mixtes de l'époque, comme les bars, les vestiaires, et les gymnases, auraient eu pour rôle, selon Goffman, de créer des temps de non-mixité choisie dans des environnements sociaux mixtes. Il ne s'agirait pas alors d'une ségrégation stricte, mais périodique ayant

pour but de réaffirmer la présence des deux sexes, comme si « l'égalité et la ressemblance étaient une mascarade dont il faudrait périodiquement se départir » (p.81), tout cela au nom du « respect dû aux femmes » ou du « besoin "naturel" des hommes de se retrouver entre eux » (p.81).

Ce que Goffman nous explique, c'est que la ségrégation des toilettes, présentée comme une conséquence « naturelle » de la différence entre les sexes est en fait une production « performative » de cette différence. Ainsi, il écrit :

Le fonctionnement d'organes sexuellement différenciés est en cause, mais rien dans ce fonctionnement ne recommande d'un point de vue biologique cette ségrégation; ce dispositif est, en totalité, un phénomène culturel. (p.82)

Avec cette affirmation, il s'inscrit dans le courant de pensée féministe de la deuxième vague qui, à l'instar du fameux « on ne naît pas femme, on le devient » de Simone de Beauvoir (1949/2014, p.13), admet qu'être un homme ou être une femme ne reposent pas sur des données biologiques mais sont des construits sociaux. Cette séparation des toilettes basée sur le genre permettrait de sécuriser ce que doit être un corps féminin : propre, soigné, discret en opposition au corps masculin : bruyant, négligé, encombrant.

Pour Goffman, les pratiques sociales jouent un rôle actif dans la création et le maintien des différences entre les femmes et les hommes. En cela, il a anticipé les théories plus récentes de la performativité de genre, notamment celle de Judith Butler (Kian-Thiébaud, 2010). Selon lui, les toilettes genrées ne sont pas simplement le reflet des distinctions de genre préexistantes, mais participent activement à la construction des identités de genre. En soulignant le caractère arbitraire et performatif des toilettes genrées, Goffman ouvre la voie à des critiques plus larges des espaces publics et de leur rôle dans la perpétuation des inégalités de genre.

1.2. Les toilettes publiques comme espace de subversion : les tasses

Lorsque les vespasiennes apparaissent sur les trottoirs des grandes villes, elles sont surnommées « les tasses » dans le jargon populaire ou « *tea rooms* » en référence à leurs usages et à leurs fonctions respectives.

La fonction de ces lieux de non-mixité dans l'espace public est rapidement subvertie. Les tasses servent très vite de refuge aux prostitué·es, aux travestis et de lieux d'échange pendant la résistance mais aussi et surtout, elles deviennent des lieux de rencontres homosexuelles.

En offrant un espace privé au sein de l'espace public, les toilettes publiques ont toujours été étroitement liées à la sexualité clandestine. Ces lieux permettent en effet de se rencontrer et d'interagir à l'abri des regards de la société normative. Cela reflète les contraintes sociales et les tabous entourant la sexualité, en particulier l'homosexualité, à travers l'histoire. À une époque où les relations homosexuelles étaient largement stigmatisées et criminalisées, les toilettes publiques représentaient l'un des rares endroits où les hommes, indépendamment de leur classe sociale, pouvaient se rencontrer de manière libre et anonyme.

La conception même des toilettes publiques, avec leurs compartiments séparés et leurs zones de relative intimité, a facilité ces rencontres. Des codes, des signes et des comportements spécifiques ont émergé au fil du temps, permettant aux individus de signaler discrètement leur intérêt à d'autres personnes partageant les mêmes intentions.

Ce phénomène a été documenté par le sociologue Laud Humphreys qui, en 1970, publie *Le commerce des pissotières*. Dans cet essai, il explore comment les hommes qui participent à des rencontres sexuelles anonymes dans des toilettes publiques négocient et gèrent leurs interactions dans un contexte de répression de l'homosexualité. Il met en évidence les codes de conduite ainsi que les rôles implicites adoptés par les participants pour maintenir l'anonymat et minimiser les risques et révèle comment ces hommes, qui fréquentent les tasses, se doivent de respecter des normes spécifiques pour éviter de se faire arrêter par la police. Humphreys montre également comment des comportements considérés comme déviants peuvent être régulés par des normes internes à des sous-cultures spécifiques. Son étude met en lumière la forte stigmatisation associée à l'homosexualité dans les années 1960-1970 dans le contexte des rencontres anonymes.

L'oeuvre d'Humphreys est essentielle dans la littérature sur le genre, non seulement parce qu'elle met en lumière le besoin d'espaces dédiés aux rencontres homosexuelles,

mais aussi parce qu'elle dévoile la face cachée de la norme hétérosexuelle. Comme l'explique Eric Fassin dans la préface de la traduction française du *Commerce des pissotières* (Humphreys, 1970/2007), les hommes rencontrés par le sociologue dans ces lieux sont « tout à fait normaux, voire plus normaux que la moyenne » (p.6-7) Humphreys découvre que ces hommes sont souvent mariés, croyants, avec un travail stable, et qu'ils s'efforcent d'avoir une apparence respectable, cultivant une façade convenable à l'excès, jusqu'à entretenir une pelouse impeccable.

Bien que *Le commerce des pissotières* et *L'arrangement des sexes* abordent des sujets distincts, ces deux essais convergent dans leur analyse des interactions sociales, des normes et des stigmates qui se jouent dans les toilettes publiques. Tous deux offrent des perspectives complémentaires sur la façon dont les individus négocient et régulent leurs comportements en réponse aux attentes sociales.

Marc Martin (2019), auteur d'une exposition ainsi que d'un ouvrage conséquent et bien documenté sur les tasses, s'efforce, bien des années plus tard, de transformer la honte en fierté. Il considère que les tasses n'ont pas seulement répondu à un besoin hygiéniste, elles ont aussi répondu à un besoin social. Pour lui, des hommes en quête d'identité y ont posé les premières pierres du vivre ensemble.

Le sociologue Michael Bochow, cité par Mathieu Lindon (2019) révèle par ailleurs au journal *Libération* que, bien que les pissotières aient servi d'exutoire, elles ne se réduisaient pas uniquement à de la consommation immédiate. Pour des milliers d'hommes, elles ont permis à toutes sortes de relations d'émerger, dont certaines ont parfois perduré des vies entières.

Dès leur origine, les urinoirs sont des lieux de subversion, de troubles et de panique morale. Lorsque les autorités réalisent l'utilisation qui est en est faite, elles cherchent à les faire disparaître, se donnant l'illusion que l'homosexualité disparaîtra aussi. Cette tentative de contrôle et de normalisation des comportements dans les espaces publics est le reflet d'une résistance aux changements sociaux et d'une persistance des préjugés.

1.3. Julien Damon: une reconnaissance timide et partielle de la hiérarchie entre les genres.

Ces vingt dernières années, les publications mentionnant les toilettes se sont multipliées, surtout dans le monde anglo-saxon et plus particulièrement dans la littérature queer mais cet objet impur¹⁰ a assez peu intéressé le monde académique francophone. Il est désormais légitime de parler du corps et de la domination hétéropatriarcale qui s'exerce à travers lui et pourtant, le sujet des toilettes est rarement pris au sérieux en dehors des enjeux sanitaires et spatiaux qu'il implique.

Le sociologue Julien Damon (2022) explore l'importance des toilettes publiques dans les environnements urbains sous l'angle du bien-être collectif et de la santé publique. À l'instar de Goffman, Damon s'exprime sur la ségrégation genrée des toilettes. Il admet que les offres sanitaires pour les femmes et pour les hommes sont différentes et très inégales, mentionnant le temps d'attente plus long ainsi que l'injustice de genre que représentent les urinoirs. Une offre égale en surface, ne l'est pas en réalité si l'on considère les physiologies et les comportements. Il évoque notamment les menstruations, les grossesses, l'usage de vêtements moins fonctionnels pour les femmes, les positions pour uriner, le rapport à l'hygiène et le soin aux enfants. Il fait ensuite le point sur les solutions existantes: l'urinoir féminin, l'éducation des enfants à tous·tes uriner assis ou l'augmentation du nombre de toilettes publiques pour femmes dans une logique de parité.

Pour ce qui est du dégenrage des toilettes, Julien Damon exprime le problème en ces termes :

Le sujet se révèle épineux car s'y entremêlent des considérations techniques, du militantisme inclusif, des convictions religieuses, des aspirations à la reconnaissance des différences. (p.102)

¹⁰ La question de la pureté et de l'impureté a été traitée par l'anthropologue britannique, Mary Douglas, qui, dans son essai *De la souillure* (1971), explore comment différentes cultures définissent et traitent la pureté et l'impureté. Elle examine comment les notions de pollution et de danger sont construites socialement et symboliquement, et comment elles sont souvent utilisées pour maintenir les frontières sociales et culturelles.

Il envisage alors trois options dont la première consiste à proposer des toilettes non genrées ou neutres. Cette option présente l'avantage de résoudre les problèmes des files inégales et permet à des personnes accompagnant des enfants ou des personnes en situation de handicap de sexe opposé de le faire plus légitimement. De manière générale, pour Damon, le recours aux toilettes mixtes permettrait une optimisation des flux, une uniformisation des cabines et cela supprimerait « les choix fâcheux pour les personnes qui ne savent pas pour quelle porte opter » (p.103). De plus, cela limiterait les remarques blessantes et les risques d'agression verbale ou physique à l'encontre des personnes qui ne seraient pas à leur place.

La seconde solution que Damon imagine consiste à maintenir la division sexuée des toilettes au nom de la « sécurité des femmes » (p.104). Il explique que certaines femmes redoutent la proximité des hommes que ce soit par conviction religieuse ou pour se protéger de « certaines pressions » (p.104) mais que d'autres personnes préfèrent les toilettes genrées pour des raisons de convivialité et d'interactions corporelles distinctement féminines ou masculines. Il mentionne, non sans complaisance, les « coups d'oeil complices¹¹ » (p.104) dans les urinoirs.

Enfin, la dernière idée proposée par le sociologue consiste à proposer des WC genrés et d'autres neutres. Il considère que cette solution comporte le risque que l'aspiration à des toilettes plus communes dérive en « toilettes à compartiments communautaires » (p.105).

Damon ajoute qu'il préfère l'option des toilettes mixtes telles qu'on les connaît déjà dans les trains, les avions et certains restaurants et il clôt rapidement le sujet, arguant qu'il n'est « pas certain que le public y soit prêt ». Il précise ensuite, qu'aux États-Unis, de nombreux établissements et institutions ont opté pour la mixité et que la décennie 2010 y a connu une « guerre des toilettes féroce » (p.106). Au sujet des débats sur le dégenrage, il conclut avec les mots suivants :

S'il se comprend et se justifie plus facilement, pour des raisons d'intendance plus que de principe, un tel choix ne s'impose pas forcément. Le débat mérite, en tout cas, mieux que des chamailleries partisans entre disciples de toilettes woke neutres et inconditionnels de toilettes traditionnelles, compartimentées. (p.107)

¹¹ A ce sujet, Damon propose une anecdote grivoise en note de bas de page sur le Général de Gaulle et André Malraux qui se seraient retrouvés dans les urinoirs d'un théâtre à l'entracte.

Ce qui est intéressant dans les pages que Julien Damon consacre à la division genrée des toilettes est son absence totale de regard critique ou militant. Il observe, constate, s’amuse même de ce qui, dans les milieux militants, choque. Il utilise des expressions euphémisantes telles que « choix fâcheux » ou « chamailleries partisans » pour décrire ce qui représente, pour les publics queers, un combat crucial pour la reconnaissance de leurs droits. De cette manière, il minimise l’importance des enjeux de genre et d’inclusivité qui sont au cœur de la discussion.

Les propos de Damon, parfois essentialisants, réduisent les femmes à leur corporéité et les hommes à leurs pulsions irrépressibles. Il évoque, par exemple, l’idée selon laquelle les toilettes non mixtes permettraient de protéger les femmes des « pressions masculines » (p.104) sans questionner le fait que de telles pressions puissent se produire et sans s’en offusquer. Dans sa position d’homme cisgenre, il dit préférer l’option des toilettes mixtes mais ce n’est pas par opposition à un ordre hiérarchique hétéropatriarcal mais plutôt parce que cette option lui paraît plus pragmatique et efficace pour gérer le flux des usager·ères.

L’utilisation de l’expression « toilettes woke » (p.107) est péjorative et dévalorisante. En utilisant le terme « woke », Damon semble discréditer ou diminuer la validité des arguments en faveur des toilettes non genrées. De plus, en opposant symétriquement les « disciples de toilettes woke neutres » aux « inconditionnels de toilettes traditionnelles, compartimentées », Damon crée une fausse équivalence entre deux positions qui ne sont pas simplement des préférences mais reflètent des différences fondamentales dans la reconnaissance des droits et de la dignité des personnes.

En réalité, Julien Damon aborde davantage le sujet des toilettes par le prisme de la précarité économique que par celui du genre. Comme l’analyse Céline Barrère (2024), il relève les potentialités d’accès et montre combien le double mouvement de réduction quantitative de l’offre et de multiplication des obstacles à l’accès, tels que la tarification, participe d’une hostilité croissante à l’égard des indésirables que sont les personnes économiquement précaires qui, elle·eux non plus, ne sont pas bienvenu·es dans l’espace

public. Il s'agit d'un combat noble mais partiel qui manque d'une perspective intersectionnelle¹².

1.4. Les revendications trans et queers

1.4.1. Les mouvements étudiants

À la fin des années 1990 et au début des années 2000, la sensibilisation aux questions LGBTQ+ s'est intensifiée, mettant particulièrement l'accent sur les droits des personnes trans. C'est dans ce contexte que les premières demandes pour des toilettes non genrées ont émergé dans les milieux étudiants aux États-Unis. Sur plusieurs campus universitaires, les étudiant·es trans et leurs allié·es ont milité pour des espaces sûrs et inclusifs, motivé·es par leurs expériences de discrimination et de violence notamment dans les toilettes.

Dans plusieurs pays et états des Etats-Unis, des législations ont été adoptées pour protéger les droits des personnes trans dans les lieux publics, y compris sur les campus universitaires. Certaines de ces lois ont inclus des dispositions spécifiques pour garantir l'accès aux toilettes inclusives. De nombreuses universités ont alors introduit des politiques claires pour la création de toilettes non genrées, que ce soit par la rénovation des installations existantes ou la construction de nouvelles infrastructures. L'université de Berkeley en Californie a été l'une des premières grandes institutions à mettre en place des toilettes neutres en 2008, suivie par l'université de Toronto en 2014. En France, l'Université Lumière Lyon 2 a franchi le pas en 2020, et plus récemment, Sciences Po Paris a également adopté cette initiative.

À Bruxelles, de plus en plus d'étudiant·es se mobilisent, notamment sur les réseaux sociaux, pour l'instauration de toilettes FINTA au sein des universités. Plusieurs slogans percutants comme « toilettes genrées, transphobie assurée », imprimés sur des autocollants sont visibles un peu partout dans la ville, particulièrement dans les toilettes des bars et des boîtes de nuit.

¹²Pour une perspective plus inclusive et cependant non queer, voir les travaux de la sociologue britannique Clara Greed, en particulier son ouvrage *Inclusive Urban Design: Public Toilets* dans lequel elle plaide pour des toilettes véritablement inclusives, adaptées aux besoins des femmes mais aussi de divers groupes sociaux, tels que les parents, les personnes âgées, et celles atteintes de maladies invisibles. Elle met également en avant l'importance de prendre en compte les sensibilités culturelles et les pratiques religieuses variées dans la conception et la gestion de ces espaces.

1.4.2. Les toilettes genrées vues par Jack Halberstam

En parallèle des mouvements étudiants en faveur du *dégenrage* des toilettes, le sociologue queer Jack Halberstam met au jour les incohérences et les violences de genre inhérentes à la ségrégation binaire des toilettes publiques.

Dans l'introduction de son essai intitulé *Female Masculinity* (1998), l'universitaire américain, alors connu sous le nom de Judith Halberstam, définit ce qu'il appelle « the bathroom problem ». Il s'agit de l'idée selon laquelle les toilettes ne sont pas simplement des toilettes, mais des espaces où les normes et les idées sur le genre sont perpétuées et imposées. Il explique que ce n'est pas un hasard si les personnes non conformes au genre, comme les femmes butch, les hommes efféminés et les personnes genderqueer, se sentent mal à l'aise ou ont peur dans ces espaces. Cet inconfort est le résultat d'un système qui cherche à faire respecter les attentes en matière de genre et de sexualité afin de maintenir des structures de pouvoir établies. Halberstam illustre ce point en décrivant des incidents où des personnes cis ayant une expression de genre ambiguë se font insulter ou agresser dans les toilettes publiques parce qu'elles ne répondent pas aux normes traditionnelles de performance de genre. Ces situations révèlent les limites et les problèmes de la division genrée des toilettes. Selon Halberstam, l'utilisation des toilettes genrées exige non seulement une identification claire comme homme ou femme, mais aussi la nécessité de rendre cette identité de genre facilement reconnaissable pour les autres usager·ères, sous peine de subir des violences.

Pour illustrer son propos, Halberstam partage les expériences de femmes butch, pour qui l'accès aux toilettes représente souvent une barrière à leur liberté de mouvement dans l'espace public. En effet, bien qu'elles ne soient pas transgenres, elles sont également marginalisées par une société qui les perçoit comme une menace en raison de leur expression de genre non conforme aux attentes traditionnelles.

Ce que Jack Halberstam met en avant est expliqué de façon très claire par l'étudiante en droit Sarah Bacot (2017) :

En raison de mon identité sexuelle, aller aux toilettes est devenu une activité souvent épuisante. Quelques exemples : les femmes me fixent régulièrement, du début à la fin, ou du moins jusqu'à ce que je trouve une excuse pour dire quelque

chose, afin qu'elles puissent entendre la féminité dans ma voix et se détendre. J'essaie de dire quelque chose dans toutes les toilettes où j'entre. Les femmes entrent dans les toilettes, me voient et vont vérifier qu'elles ne se sont pas trompées. Parfois, elles le font par réflexe, d'autres fois, elles le font de manière ciblée. Les femmes ne chuchotent pas à mon sujet, ne ricanent pas à mon sujet et ne s'éloignent pas de moi. Elles me diront, gentiment, avec colère ou en plaisantant : « Ce sont les toilettes des femmes ». Lorsque je réponds « Je suis une femme », « Merci » ou, si je suis particulièrement épuisée, « Je sais », les réactions vont de l'embarras au rire en passant par le mépris. Oh, et il m'est arrivé une fois qu'un homme tente de me faire sortir physiquement des toilettes pour femmes. [ma traduction]

Halberstam ajoute un point important : les toilettes pour femmes sont plus socialement contrôlées que les toilettes pour hommes qui sont des espaces privilégiés d'interactions homo-sociales et homo-érotiques. Il observe que les codes sexuels dans les toilettes pour hommes ne se retrouvent absolument pas dans les toilettes pour femmes qui seraient plutôt une extension, à l'extérieur, de l'espace domestique, comme le disait déjà Goffman.

L'universitaire analyse également le défi que représentent les toilettes publiques pour les personnes trans. Il explique que ces espaces sont un vrai test de « passing¹³ » pour elle·eux mais que ce test n'a pas la même implication selon que l'on est FTM ou MTF.¹⁴ En effet, les FTM sont moins scrutés que les MTF pour qui, être découvertes est un risque de s'exposer à de véritables violences.

Le travail d'Halberstam apporte donc une contribution essentielle aux études de genre, en particulier dans la réévaluation des hiérarchies de genre à travers le prisme des toilettes. En mettant en lumière les expériences des femmes cis butch, Halberstam révèle les complexités et les nuances de la stigmatisation liées à l'expression de genre non conforme. Cela enrichit notre compréhension des dynamiques sociales qui opèrent dans ces espaces, notamment en montrant comment les femmes « masculines » sont perçues comme une menace pour les normes de genre dominantes au même titre que les femmes trans, et souvent davantage que les hommes (cis ou trans). Ainsi, Halberstam incite à

¹³ Dans le contexte du genre, le passing est la capacité d'une personne à être considérée, en un seul coup d'œil, comme une personne cisgenre.

¹⁴ MTF signifie "male to female", cet acronyme désigne les femmes trans. FTM signifie "female to male", et désigne les hommes trans. Ces acronymes sont critiqués par Julia Serano dans son livre publié en 2007 *Whipping girl* pour qui l'utilisation répandue des expressions « MTF » ou « FTM » plutôt que des mots « femme trans » ou « homme trans » reflète un désir conscient ou inconscient de la part de beaucoup de personnes cis de distinguer les femmes et les hommes trans de leurs homologues cis.

une réflexion critique sur les frontières rigides et les exclusions genrées présentes dans nos sociétés contemporaines, et nous invite à redéfinir, plus précisément, les notions de genre et d'identité dans le contexte des toilettes publiques.

1.4.3. *Queeriser les toilettes publiques avec Sheila Cavanagh*

En 2010, l'universitaire canadienne Sheila Cavanagh publie un essai intitulé *Queering Bathrooms* dans lequel, elle aussi, remet en question les normes sociales et les structures de pouvoir inscrites dans les espaces les plus triviaux de notre quotidien que sont les toilettes. L'autrice nous invite à reconsidérer la conception et l'utilisation des toilettes publiques avec un regard critique afin d'observer leur rôle central dans la régulation des corps et des identités de genre.

Cavanagh rappelle tout d'abord que la signalétique genrée des toilettes publiques, renforce les normes de genre et permet aussi aux individus de surveiller et de contrôler la conformité des autres à ces normes. Cette observation résonne avec la théorie de Michel Foucault¹⁵ qui, dans *Surveiller et punir* (1975/2014b), montre comment les dispositifs de surveillance permettent de maintenir le contrôle social et d'assurer la discipline au sein des populations.

Cavanagh soutient qu'avant même de passer la porte, c'est la signalétique elle-même qui octroie le droit aux usager·ères de devenir des policiers du genre. Ainsi, l'anxiété provoquée par la non-conformité de genre des personnes trans ou non-binaires dans les toilettes est exacerbée par les pictogrammes à l'entrée. Ce phénomène se prolonge par la présence de miroirs permettant de scruter les autres sous différents angles sans même devoir les regarder.

Pour elle, le concept de biopouvoir introduit par Foucault dans *La volonté de savoir* (1976) peut s'appliquer à la structure même des toilettes publiques, ce qui rend ces espaces profondément politiques. Cavanagh décrit les toilettes genrées comme une architecture de l'exclusion, où l'organisation spatiale contribue à l'exclusion des

¹⁵ Dans cet ouvrage, Foucault mentionne p. 174, la surveillance dans les toilettes de l'école militaire de Paris où l'on avait établi « des cloisons étanches entre les individus, mais aussi des percées de surveillance » : ainsi, « on avait installé des latrines avec des demi-portes, pour que le surveillant qui y était préposé puisse apercevoir la tête et les jambes des élèves, mais avec des séparations latérales suffisamment élevées “pour que ceux qui y sont ne puissent pas se voir” ».

personnes qui ne se conforment pas aux normes de genre conventionnelles. Ainsi, elle affirme que la création de toilettes non genrées est un projet politique urgent pour garantir un accès à tous·tes, notamment à celle·ux qui s'écartent de la politique corporelle sexe/genre. Elle critique les récits de sécurité cis qui reposent sur une construction archaïque et hétérosexiste de la masculinité. Ces récits justifient la séparation des toilettes par genre sous prétexte de sécurité, mais en réalité, ils perpétuent des normes discriminatoires.

Tout comme Halberstam, Cavanagh réfléchit à l'occurrence de relations sexuelles dans les toilettes publiques et observe que les hommes sont plus enclins que les femmes à en avoir. Elle mentionne le théoricien Guy Hocquenghem qui voit le sexe en public comme une contribution révolutionnaire des hommes gays à l'amélioration de la culture sexuelle en général. Maintenir des toilettes genrées pourrait donc être aussi motivé par le désir des hommes de faire survivre ces lieux historiques de rencontres sexuelles.

Cavanagh développe la notion de « sécurité génitale hétérosexuelle » [ma traduction] p.174 et considère que les fonctions d'évacuation du corps appartiennent au champ de la régulation biopolitique. Les idées sur ce qui est propre, digne et respectable censurent, répriment et interdisent certaines pratiques et discussions. Pour elle, les toilettes genrées reproduisent ce que Judith Butler nomme la « matrice hétérosexuelle », un cadre culturel qui naturalise les corps, les genres et les désirs. Elle soutient que cette matrice est en partie soutenue par des designs excluants qui limitent la capacité de certain·es à se déplacer dans ces espaces.

Ainsi, les toilettes publiques genrées ne font pas que renforcer les normes de genre et d'exclusion, elles représentent également une manifestation concrète de l'oppression et une barrière à l'inclusion. Le dégenrage, selon Cavanagh, ne se limite pas à une solution pratique pour accueillir les personnes trans et non-binaires, mais constitue aussi un acte politique nécessaire au démantèlement des structures architecturales de l'exclusion.

Cavanagh approfondit l'analyse d'Halberstam en utilisant les concepts de Foucault pour montrer comment ces espaces sont des outils de contrôle social et de biopouvoir.

1.5. Le cas épineux des terfs¹⁶

Le mouvement terf est né dans les années 70 avec la publication de l'ouvrage : *The Transsexual Empire* (1979) de Janice Raymond, une autrice américaine se réclamant du féminisme radical. Pour cette dernière, les personnes transgenres renforceraient les stéréotypes de genre patriarcaux, les femmes trans transitionneraient afin de pouvoir envahir les espaces réservés aux femmes cis. Elle va même plus loin en affirmant que le simple fait de transitionner pour une *FTM*, constituerait un viol (Belarc et Vile, 2021). Ce mouvement semble avoir peu évolué depuis les théories de Raymond, comme le montrent les arguments de Dora Moutot et Marguerite Stern, deux féministes françaises transphobes. Dans leur récent ouvrage intitulé *Transmania: Enquête sur les dérives de l'idéologie transgenre* (2024), elles prétendent mener une enquête sur ce qu'elles perçoivent comme un projet politique visant à promouvoir un transhumanisme global. Elles s'obstinent, elles aussi, à dénoncer « l'intrusion » des femmes trans dans les espaces des femmes cis.

Que ce soit dans les médias, sur les réseaux sociaux, ou dans les ouvrages qu'elles publient, les toilettes semblent cristalliser les préoccupations des terfs. Pour elles, les toilettes genrées sont un acquis social menacé par la présence de femmes trans qui seraient en fait des « hommes déguisés » ayant pour but d'agresser les femmes sur leur propre territoire.

Dans un article intitulé *The politics of the toilet : A feminist response to the campaign to 'degender' a women's space* (2014), l'universitaire Sheila Jeffreys émet l'idée que la question des toilettes pourrait se réduire à la solution suivante : j'ai un pénis, je choisis le côté des hommes, j'ai une vulve, je choisis le côté des femmes. Pour elle, les termes « femme » et « homme » ne se réfèrent qu'à des données anatomiques. Elle considère que l'expression de genre n'est qu'une reproduction de stéréotypes et qu'une personne n'est transgenre que si elle a subi une opération génitale. Elle estime que la transidentité occulte les besoins spécifiques des femmes (cis) tout autant que la domination masculine et pose la question simpliste suivante à titre d'argument : pourquoi les fœtus féminins

¹⁶ TERF est l'acronyme de *Trans-exclusionary radical feminist* et désigne des femmes excluant les personnes trans des luttes féministes. Les arguments des terfs sont perçus par leurs opposant·es comme relevant de positionnements essentialistes et transphobes.

sont-ils plus souvent avortés si le genre n'est qu'une construction sociale ? Ses arguments, pour le moins essentialisants, se résument en cette phrase :

Je soutiens que c'est en raison de l'oppression des femmes fondée sur leur sexe qu'elles ont eu besoin de toilettes séparées par sexe (...), c'est en raison de leur sexe qu'elles ont besoin d'installations leur permettant de s'occuper des aspects biologiques de leur vie, tels que les menstruations. [ma traduction]

D'après Jeffreys, les femmes sont subordonnées en raison de leur sexe biologique et non de leur genre. Pour elle, si les personnes trans militent contre le concept de sexe et préfèrent celui de genre, c'est que celui-ci est défavorable à leurs intérêts.

Comme dans toutes les argumentations terfs, Jeffreys conclut que la plus grande menace pour les femmes réside dans l'appropriation des espaces qui leur sont réservés par des personnes de sexe masculin. Elle critique le transactivisme pour son manque de clarté concernant la question des toilettes, et se demande si les militant-es trans souhaitent *dégenerer* les toilettes ou plutôt permettre aux personnes trans d'utiliser celles correspondant au genre auquel iels s'identifient.

La perspective de Jeffreys et des terfs repose sur une compréhension rigide et essentialiste du sexe, ainsi que sur le refus de reconnaître la complexité et la diversité des expériences de genre. Cet essentialisme réduit les identités trans à des pathologies. Les arguments des terfs, dont Jeffreys se fait la porte-voix, renforcent la marginalisation et la violence à l'égard des personnes trans, en particulier celles dont l'expression de genre n'est pas conforme aux attentes binaires. De plus, l'argument selon lequel les toilettes genrées sont nécessaires pour protéger les femmes reflète un désir de maintenir des structures de pouvoir et de contrôle, plutôt que de répondre aux besoins réels de sécurité et d'inclusivité de toutes les personnes, y compris les personnes trans, intersexes ou non binaires. Ce positionnement excluant renforce les systèmes de pouvoir oppressifs qu'il prétend combattre.

2. *La Boîte* : genèse, développement et ambitions d'inclusivité

2.1. *L'histoire d'un succès*

La Boîte se présente comme « un espace multidisciplinaire dédié à l'art et à la musique. » Située dans le centre-ville, elle est gérée par deux jeunes hommes blancs cisgenres, originaires de Bruxelles. Amis d'enfance, les deux managers que nous nommerons Martin et Théo partagent une passion commune pour la musique. Il y a quelques années, frustrés par le manque de soirées *house* dans leur ville, ils ont décidé de créer un collectif afin d'organiser les événements auxquels ils aimeraient participer.

Au départ, les soirées sont ponctuelles et changent de lieu pendant six ans. Puis, le 31 décembre 2016, le collectif organise une fête de Nouvel An dans le lieu que *La Boîte* occupe actuellement, à deux pas d'une grande gare de la ville. L'année suivante, d'autres événements suivent et, finalement, *La Boîte* ouvre officiellement en février 2018.

À l'époque où Martin et Théo investissent les lieux, un projet de réaffectation de l'espace est en cours. En effet, le propriétaire, envisage d'y construire un musée interactif, mais il doit négocier avec la SNCB pour supprimer un passage entre la gare et la rue. En attendant, il propose aux deux compères d'utiliser les lieux. Ils s'y installent, y trouvent peu à peu leurs marques et le temporaire devient définitif. Les soirées organisées sont d'abord très différentes les unes des autres mais après un certain temps, les fondateurs décident de se concentrer sur la musique électronique et de limiter les soirées aux vendredis et aux samedis. Martin raconte :

On a pris le temps avant de trouver vraiment la direction qu'on voulait. Au début, on faisait peut-être un peu trop de tout. On planifiait des concerts de jazz, de hip-hop, on montait la scène et on devait la démonter ensuite pour installer un DJ set électro. On s'emmêlait les pinceaux. On s'est rendu compte qu'en termes de travail, c'était trop. Et en termes d'organisation, c'était compliqué.

Pour l'esprit du lieu, Martin et Théo disent s'être inspirés des boîtes berlinoises, notamment le *Berghain*¹⁷. Leur idée était de mélanger les communautés sur le

¹⁷ Pour de nombreux amateurs de musique électronique, le *Berghain* est considéré comme un lieu mythique avec une histoire et des performances légendaires.

dancefloor, créant ainsi un espace inclusif et diversifié. Martin précise: « On est bien conscients que c'est pas la même chose à Bruxelles mais on sait qu'il y a un potentiel qui s'en rapproche. »

Les deux amis disent avoir tout appris « sur le terrain » et se décrivent comme des autodidactes. Martin ajoute :

J'avais du mal avec le fait qu'on m'apprenne la communication via des livres et via des gens qui l'ont apprise dans des livres. On a toujours trouvé des excuses pour pouvoir arrêter nos cours. On a préféré être autodidactes parce qu'on est passionnés par ce qu'on fait.

Conscients des comportements inappropriés que certains hommes peuvent avoir, Martin et Théo décident de travailler d'abord avec le collectif *Laisse les filles tranquilles*¹⁸, avant que, inspirés par le plan Sacha¹⁹, le personnel de *La Boîte* ne crée son propre collectif. En effet, après le scandale bruxellois *#balancetonbar*, l'équipe dirigeante tient à proposer des espaces sécurisés et tente de lutter contre les violences sexistes et sexuelles. Fin 2018, *La Boîte* intègre le label *Quality Nights*²⁰.

Aujourd'hui, quelques années plus tard, les discours semblent bien rôdés et sur le site de *La Boîte* (2023), rédigé en anglais, nous pouvons lire :

C'est un lieu où la liberté, la diversité, la créativité et la culture alternative sont protégées du monde extérieur restrictif et normatif. C'est un lieu où la passion pour l'art et la musique sous toutes ses formes unit toutes sortes d'identités. [ma traduction]

¹⁸ Le collectif *Laisse les filles tranquilles* a été créé par 3 étudiantes bruxelloises à la suite du mouvement *#Metoo* pour lutter contre le harcèlement de rue. Leurs actions consistaient, entre autres, à coller des affiches et distribuer des autocollants dans les lieux de sorties de la ville.

¹⁹ *Sacha* est l'acronyme de : *Safe Attitude Contre le Harcèlement et les Agressions*. Sur le site *plancha.be*, nous pouvons lire : *Le Plan SACHA a été lancé, afin de traiter la problématique des violences sexistes et sexuelles en milieu festif comme un phénomène à part entière avec ses spécificités en terme de sensibilisation et prévention, de prise en charge psycho-sociale et de formation des équipes. Ceci afin de faire des milieux festifs de véritables espaces safer et inclusifs où tout le monde peut s'amuser dans le respect, en toute bienveillance et sécurité.*

²⁰ Le label *Quality nights* est un label belge qui regroupe des discothèques, salles de concerts, des organisateurs de soirées, des bars festifs et des festivals qui s'engagent à mettre en place des services santé : des protections auditives, des préservatifs, de l'eau gratuite, de l'information sur un retour safe à domicile, la formation du personnel, etc.

Il est également précisé qu'afin de protéger le lieu et sa communauté, aucun des comportements suivants n'est toléré, « même sous sa forme la plus passive » :

racisme, sexisme, validisme, discrimination de classe, discrimination religieuse, homophobie, transphobie, humiliations de toutes sortes, harcèlement physique ou moral, violence physique ou morale, consommation de drogues, comportement dangereux pour soi ou pour les autres, etc. [ma traduction]

Cette déclaration de tolérance zéro envers diverses formes de discrimination et de violence, souligne la volonté de l'établissement de créer un environnement inclusif et sûr pour tous·tes. Elle met en avant une politique proactive qui ne se contente pas de réagir aux incidents, mais vise à prévenir toute manifestation, même subtile, de comportements oppressifs.

2.2. *La care team*

Parmi le personnel de *La Boîte*, soulignons la présence d'une *care team*. Celle-ci est constituée de membres du collectif *Extase*²¹ qui disposent d'un bureau face au dancefloor, où l'on peut rapporter tout comportement déplacé, signaler une personne qui semble aller mal mais aussi demander des protections périodiques, des préservatifs, du lubrifiant, des bouchons d'oreilles. On peut trouver à disposition de l'eau, des morceaux d'orange ou de concombre ainsi que des dépliants expliquant le consentement ou les effets des principales substances psychoactives consommées dans les milieux festifs. Des membres de la *care team* y sont présents en permanence, d'autres circulent dans *La Boîte* et s'assurent que tout va bien. La *care team* est composée exclusivement de personnes minorisées telles que des femmes cis ou trans, hétéros ou lesbiennes, des personnes non binaires, des hommes cis gay, des hommes trans, hétéros ou gay, des personnes racisées, grosses, etc.

Dans le cadre du protocole sur le consentement, un discours est quasi systématiquement imposé aux client·es avant qu'ils ne puissent entrer. Le message est très clair : dans ce lieu, on ne tolère pas les propos racistes, sexistes ou homophobes, toutes les personnes doivent être respectées quelle que soit leur expression de genre. Il est précisé que

²¹ *Extase* (le nom a été changé) , collectif créé en 2022 intervient dans le milieu festif, mais aussi dans le milieu institutionnel.

quiconque se sentant importuné peut le signaler auprès de la *care team* et que la sanction sera une sortie définitive sans discussion possible pour la personne signalée.

En février 2023, *La Boîte* ajoute une règle stricte de non-photographie avec comme justification :

Nous considérons notre club comme un espace privé et inclusif où les visiteurs peuvent s'exprimer librement sans l'interférence des appareils photo des smartphones. Cette politique permet de préserver l'atmosphère pour tous·tes et de s'assurer que les expériences sont vécues dans l'instant. Les lampes de poche des téléphones, bien que souvent involontaires, peuvent perturber les autres et les artistes. Pour respecter cette règle, nous recouvrons les appareils photo des smartphones d'autocollants faciles à enlever à l'entrée. Notre photographe interne capture l'essence du lieu, en respectant la vie privée et en façonnant notre identité en ligne. [ma traduction]

Cette règle de non-photographie témoigne de la volonté de *La Boîte* de créer un environnement où chacun·e se sent libre et en sécurité, sans craindre d'être exposé ou dérangé par des images non désirées. En établissant des limites claires concernant l'utilisation des appareils photo et en assurant que seuls des photographes internes respectent les attentes de confidentialité, *La Boîte* affirme son engagement à protéger l'intimité de ses visiteur·euses tout en préservant l'intégrité de l'expérience collective.

2.3. *Pénétrer les lieux*

2.3.1. *Le Parcours des clubbers : de l'entrée au dancefloor*

La Boîte accueille sa clientèle sur un parvis pavé. Devant l'entrée, un comptoir noir de fortune les attend. C'est là que leur apparence et leur comportement sont minutieusement scrutés par une jeune personne, responsable du discours sur le consentement. Une fois ce contrôle passé, les clubbers sont dirigé·es vers la caisse, située à l'intérieur de la galerie, immédiatement à gauche après l'entrée. Après avoir effectué leur paiement, les client·es doivent montrer le contenu de leur sac à un autre membre du personnel, qui appose ensuite un autocollant sur la caméra de leur téléphone. Iels peuvent alors se diriger vers les vestiaires à gauche.

Les vestiaires, souvent bondés, se trouvent dans une salle rectangulaire et sombre, équipée de casiers payants de différentes tailles. Une fois leurs affaires déposées, les

client·es avancent dans la galerie, baignée de lumières chaudes, colorées et tamisées. À gauche, ils découvrent d'abord *l'Annexe*, une première salle où des DJs se produisent lors de grandes soirées comme le *Nouvel An*, ou quand il y a peu de monde et que la salle principale est fermée. Lorsque la salle est inoccupée par des DJs, elle est polyvalente, servant soit de *chill out*, offrant un espace de détente, soit de *dark room* pour certaines soirées spécifiquement queers.

En continuant leur chemin dans la galerie, juste après *l'Annexe*, les clubbers trouveront les machines pour obtenir des jetons nécessaires à l'achat de boissons. C'est un endroit où il faudra souvent faire la file. La salle principale de *La Boîte* se trouve juste après ces machines. Plus grande que *l'Annexe*, cette salle est ornée de grosses colonnes. Entre leur arrivée à l'entrée et le moment où les clubbers commencent à danser, il peut se passer plus d'une heure les soirs de grande affluence. Chacun des espaces est très sombre, les plafonds sont très bas. Cela donne un sentiment de confinement et d'intimité tout en créant une atmosphère immersive où la musique et la semi-obscureté dominant.

L'Annexe et *La Boîte* sont séparées de la galerie par des lamelles de plastique noir épais, ayant probablement pour rôle de couper le son. Les DJs œuvrent au fond de la salle, séparés des clubbers par des barrières métalliques. L'esthétique générale est d'inspiration industrielle berlinoise, avec une prédominance de noir et de béton brut. Les espaces sont modulables, et en journée, la galerie où ils sont situés redevient un espace public, accueillant parfois des touristes.

2.3.2. Architecture et aménagement des toilettes de *La Boîte*

À l'angle gauche de *La Boîte*, juste après la galerie extérieure, un escalier à deux paliers conduit à un couloir menant au fumoir, puis un étage plus haut, aux toilettes. Au-dessus de l'entrée à gauche, trois pictogrammes représentant un homme, une femme, et un personnage mi-homme mi-femme indiquent discrètement les toilettes. En dessous, en petits caractères, la mention « *gender neutral toilet* » précise la nature inclusive des installations.

Après avoir monté quelques marches et longé un mur noir, nous arrivons d'abord à un palier où sont installés une cabine de photomatique et des poufs rectangulaires en skaï

noir usé. Après trois marches supplémentaires, nous atteignons l'espace des toilettes. Une impression de froid est la première qui s'impose. Cet espace est aménagé en arc de cercle, comprenant dix-neuf cabines aux portes gris-bleu. En face de ces cabines, symétriquement disposés de chaque côté et dissimulés par une épaisse paroi en bois peinte en noir, se trouvent quatre lave-mains à gauche et un long urinoir en métal à droite. Une dizaine de cabines sont visibles depuis le mur opposé. Chaque côté est éclairé par des néons suspendus, répandant une lumière blafarde qui contraste avec les deux néons rouges placés à l'angle de la paroi.

Sur la paroi faisant face aux lave-mains, sont suspendus quatre miroirs verticaux. Le mur est peint en gris métallique, tandis que celui faisant face aux urinoirs est peint en noir. Un petit guéridon noir, sur lequel sont disposés des rouleaux de papier-toilette, une coupelle contenant quelques pièces et un verre de bretzels, sert de bureau pour la dame pipi. Depuis cette position, nous pouvons voir seulement quelques cabines, parmi lesquelles deux servent de rangement et une est réservée au staff. Les autres cabines ne sont pas visibles depuis l'extérieur car elles font face aux lave-mains d'un côté et aux urinoirs de l'autre.

Un mur en béton brut fait face aux toilettes. Il est éclairé par une succession de petits spots encastrés dans le sol. Souvent, les gens s'y adossent en attendant leurs ami·es, ce qui en fait un espace privilégié de socialisation. Des grilles en métal, laissant apparaître des tuyaux métalliques, font office de plafond. Le sol est recouvert d'un carrelage gris beige²².

L'organisation de l'espace n'est pas évidente pour beaucoup des personnes qui s'y rendent pour la première fois. Certain·es ont l'air perdu, d'autres demandent à la dame pipi où se trouvent les toilettes. Alors que j'occupais ce poste, on m'a posé plusieurs fois cette question. On m'a aussi demandé où étaient les lave-mains.

Quand il y a encore peu de monde, les urinoirs sont délaissés au profit des cabines. Les lave-mains étant peu nombreux et du côté gauche, il semble qu'environ une personne sur deux les utilise.²³

²² Un dessin représentant les toilettes de *La Boîte* se trouve en annexe.

²³ Statistiquement, les lave-mains sont plus utilisés par les femmes que par les hommes. En France, en 2020, moins de deux tiers des hommes se lavaient les mains après être allés aux toilettes pour trois quarts de femmes selon une enquête IFOP « Les Français(es) sont-ils vraiment propres ? Évolution des

Réaménagées il y a quatre ans, les toilettes étaient autrefois payantes, un point négatif souvent mentionné dans les commentaires laissés par la clientèle sur Google. Leur gratuité actuelle est largement appréciée et améliore notablement l'expérience des utilisateur·ices.

2.4. Passer du temps avec Amel

Nous appellerons Amel la personne qui s'occupe de la surveillance et de l'entretien des toilettes. Elle occupe le poste depuis environ un an. Amel est tunisienne et est arrivée en Belgique il y a une dizaine d'années, avec ses parents qui vivent à Charleroi. Elle a 34 ans et est célibataire. Elle vit seule à Laeken. Elle est musulmane pratiquante même si, ici, elle ne porte pas de voile. Elle me dit d'emblée qu'elle ne parle pas très bien le français.

Avant de travailler à *La Boîte*, elle travaillait dans un magasin de vêtements. Elle pense que c'était mieux, moins éprouvant, mais malheureusement le magasin a fait faillite. Ici, elle trouve que les gens sont gentils et d'ailleurs beaucoup des membres du personnel lui rendent régulièrement visite, certain·es lui font leurs confidences, d'autres lui demandent si elle a besoin de quelque chose. Les nuits sont longues et pour tenir le coup, Amel compte sur des boissons énergisantes. À la fin de son service, elle doit enchaîner avec le ménage dans les bureaux et ne peut partir qu'à neuf heures. Elle trouve que le travail est fatigant mais elle admet qu'il est bien payé, surtout grâce aux pourboires qu'elle reçoit. Il arrive parfois qu'elle ne se sente pas en sécurité, surtout quand il y a beaucoup de monde ou que certaines personnes se montrent agressives alors, elle a imaginé une parade pour se protéger. Assise derrière son petit guéridon, elle s'est ingénieusement aménagé une barrière de rouleaux de papier toilette qu'elle distribue au compte-goutte chaque fois qu'il n'y en a plus dans les cabines. Bien que l'accès aux toilettes soit gratuit, Amel a trouvé une astuce subtile pour susciter la générosité des usager·ères. À celles et ceux qui demandent le coût, elle répond simplement : « c'est comme vous voulez, c'est pour moi », une phrase qui, selon elle, incite les gens à lui offrir une contribution. Elle a remarqué que le fait d'ajouter « c'est

comportements d'hygiène des Français (1951-2020) ». *IFOP*, <https://www.ifop.com/publication/les-francaises-sont-ils-vraiment-propres-evolution-des-comportements-dhygiene-des-francais-1951-2020/>.

pour moi » les rendait plus généreux. Certain·es usager·ères s'en préoccupent et cherchent une pièce à lui donner mais iels n'en trouvent pas toujours et s'en excusent. D'autres s'en soucient moins. Je lui ai conseillé d'accepter les jetons des boissons quand les gens les lui proposaient et de négocier un échange avec son chef. Elle me confiera plus tard qu'il a accepté de les lui racheter pour cinquante centimes pièce alors que six jetons se vendent, en réalité, dix euros.

Certaines personnes s'adressent directement à elle en arabe. Parmi eux, j'ai vu un homme lui donner un billet de 20 euros et dire: « c'est pour moi et mon ami, pour toute la soirée ». Quand il y a du monde, Amel oriente les gens vers les cabines libres qu'elle nettoie régulièrement. Elle ne remplit plus le distributeur de papier essuie-main car elle trouve que les gens en consomment trop alors elle le distribue à la demande. Amel est très attentive à ce qui se passe mais ne semble pas porter de jugement sur les comportements dont elle est témoin. Souvent, les gens entrent à plusieurs dans les cabines. La plupart du temps, elle laisse faire mais parfois elle le leur interdit. Elle m'explique que, quand il y a du monde, elle ne le permet pas car « ça prend trop de temps ». Elle a beaucoup d'anecdotes colorées à partager et quand je lui ai demandé de me faire part des plus marquantes, elle a évoqué pêle-mêle, la fois où un homme a utilisé les lave-mains pour une toilette intime, celle où une porte de cabine s'est ouverte sur un couple en plein ébat ou encore celle où deux jeunes femmes ont utilisé des rouleaux de papier toilette vides en guise de pisse-debout.

2.5. Le public et les soirées organisées

L'entrée est onéreuse, une vingtaine d'euros minimum, les consommations encore plus, il faut compter environ cinq euros pour une bière, dix pour un alcool fort. Cela exclut d'emblée une bonne partie de la population. Se rendre à *La Boîte*, c'est donc se retrouver dans un entre-soi plutôt bourgeois, relativement blanc, majoritairement masculin et possédant un certain capital économique. La moyenne d'âge des client·es varie grandement d'une soirée à l'autre et l'accès est, en théorie, interdit aux moins de vingt et un ans.

En fonction des soirées, le public peut être principalement d'apparence hétérosexuelle ou au contraire plutôt d'apparence queer. Ainsi, nous pouvons aussi bien apercevoir des hommes soigneusement peignés, la chemise bien repassée et rentrée dans le jean,

dansant avec réserve, les bras collés au torse et le regard à l'affût, que des personnes queers osant la subversion avec des strings et des bas résille, qui dansent avec une générosité flamboyante face au DJ, indifférentes aux regards extérieurs.

Parmi les visiteur·euses, certain·es viennent à *La Boîte* pour le lieu, sa réputation, son ambiance, ses infrastructures, sa musique techno, sa *care team*, tandis que d'autres viennent par hasard ou accompagnent des amis. Il y a aussi celles et ceux qui apprécient sa position centrale dans la ville, notamment les touristes et puis, il y a les personnes qui viennent pour les soirées organisées par des organisateur·ices extérieur·es qui louent l'espace les vendredis soirs.

Parmi ces soirées, beaucoup sont des soirées queers qui attirent leur propre public. Les plus populaires d'entre elles, organisées une fois par mois environ par un célèbre cabaret bruxellois sont décrites ainsi²⁴ :

Une nuit intense, acide, furieuse, où les performances redéfinissent les codes du clubbing. Des créatures iconiques de la scène drag bruxelloise éclatent l'espace de *La Boîte*, nouvelle génération sur des beats enragés, entre transe hypnotique et rave éveillée.

Dans un autre registre, *La Boîte* accueille aussi des soirées emblématiques de la nuit bruxelloise. Fondées par un DJ local en 2002 et longtemps organisées dans un autre quartier de la ville, ces soirées attirent un public majoritairement hétéro et plus âgé. Elles sont décrites ainsi par leur fondateur :

C'est du groove au sens large, donc du funk, de la soul, du rap, de la salsa, du reggae, de la house music... James Brown et toute sa descendance ! En gros c'est de la musique black des 60 dernières années²⁵.

Lors de ces soirées, la personne chargée du contrôle à l'entrée m'a avoué ne plus faire de discours sur le consentement car elle estime que les participants sont plus récalcitrants et contestent immédiatement les règles établies. Elle m'a confié avoir reçu des réactions telles que : « c'est la Gestapo ici ! », illustrant les tensions générationnelles quant à la

²⁴ XX at *La Boîte* | Cabaret XX (n.d.). [anonymized URL]

²⁵ Source médiatique anonyme, (n.d.). [anonymized URL]

perception du consentement. La *care team* et les personnes qui travaillent au bar ont observé que lors de ces soirées, la dynamique n'était pas la même, que les participants ne consommaient pas de drogues mais plutôt de l'alcool et qu'ils partaient souvent ivres, vers trois heures du matin plutôt que sept pour les autres soirées dont le public est plus mixte et globalement plus jeune.

La Boîte, située en plein cœur de Bruxelles, est donc bien plus qu'un simple club nocturne. C'est un microcosme où se rencontrent et s'entrelacent diverses cultures, identités et expériences. Son positionnement central en fait un point de convergence pour des personnes venant de différents quartiers de la ville, ainsi que pour des visiteurs internationaux. Cela contribue également à la richesse et à la diversité des publics qui fréquentent *La Boîte*.

La variété des soirées organisées dans ces lieux sont un autre facteur clé de son intérêt. Chaque événement, qu'il soit techno, house ou queer attire une foule différente. Cette variété permet non seulement de toucher un public large et diversifié, mais aussi de créer des environnements distincts qui peuvent être étudiés sous différents angles sociologiques. L'observation des dynamiques de genre se jouant au sein de ces différentes ambiances peut nous aider à comprendre comment des contextes culturels variés influencent les perceptions et les comportements.

2.6. *Gender washing et « safe place »*

En se définissant comme une « safe place », *La Boîte* affiche son engagement à protéger ses client·es contre les discriminations, le harcèlement et d'autres formes de violence, attirant ainsi des publics minorisés à la recherche de lieux sécurisants et inclusifs. Cette proclamation relativement présomptueuse rend visible l'engagement de l'établissement envers des valeurs telles que le respect et l'inclusion, influençant potentiellement positivement le comportement des visiteur·euses.

Pour bell hooks (1984/2017), la sécurité ne peut être réellement atteinte sans une prise en compte des intersections de race, de classe et de genre. Un espace sûr pour certain·es ne l'est donc pas nécessairement pour d'autres si l'ensemble des discriminations potentielles n'est pas prise en compte.

Par ailleurs, les proclamations d'inclusivité peuvent souvent masquer des réalités plus complexes de discrimination systémique et de micro-agressions (Ahmed, 2012).

Il semble en effet qu'à *La Boîte*, malgré les efforts de l'équipe dirigeante pour faire de cet espace un lieu inclusif, les structures de pouvoir s'accordent plutôt bien avec les valeurs hétéropatriarcales. Les deux fondateurs sont des hommes blancs cisgenres avec tous les privilèges que cela implique. Ils se définissent comme « autodidactes », autrement dit, ils ont eu le luxe de ne pas avoir à faire de longues études pour inspirer confiance à leurs financiers et autres partenaires professionnels. Quant à la personne chargée de la surveillance et de l'entretien des toilettes, il s'agit d'une femme racisée et précaire. Nous sommes donc objectivement face à une hiérarchie de pouvoir basée sur des dynamiques intersectionnelles de genre, de race et de classe.

En ce qui concerne le personnel de *La Boîte*, son apparence queer peut être perçue comme un gage artificiel d'inclusivité, transformant une pratique potentiellement subversive en un outil principalement esthétique plutôt que militant. Cette idée a été explorée notamment par Sam Bourcier (2011) qui discute de la manière dont les identités queers sont souvent récupérées par des stratégies marketing, perdant ainsi leur charge subversive initiale. Il met en avant que, lorsque ces identités sont utilisées à des fins esthétiques, elles peuvent renforcer des normes plutôt que les contester. De même, Inès Liotard (2022) analyse comment certaines pratiques queers, initialement subversives, peuvent être intégrées dans des contextes commerciaux, vidant de leur potentiel critique en les réduisant à des éléments de décor.

Enfin, choisir de placer des toilettes gender-neutral en haut d'un long escalier pose un problème d'inclusivité évident pour les personnes à mobilité réduite. D'autre part, le choix du pictogramme représentant le genre « neutre », à savoir un personnage mi-homme mi-femme²⁶, perpétue une vision binaire, sexiste et hétéronormative du genre.

L'autoproclamation ne garantit pas que toutes les voix et expériences soient considérées. Un espace véritablement inclusif et *safe* ou plutôt *safer*²⁷ doit continuellement s'engager

²⁶ Voir annexe

²⁷ Aujourd'hui, dans les milieux militants, on préfère parler de *safer space* arguant qu'aucun lieu ne peut être tout à fait *safe* et qu'aucune personne n'est totalement exempte de préjugés ou de stéréotypes. Ainsi, des agressions homophobes, lesbophobes, grossophobes ou transphobes, par exemple, peuvent se produire même dans des espaces que l'on voudrait *safe*.

avec celles·eux qui le fréquentent pour comprendre et répondre à leurs besoins. Des actions concrètes doivent soutenir sans cesse cette proclamation pour limiter les contradictions potentielles entre discours et réalité.

Au regard de toutes ces réalités, et malgré les efforts constants de remise en question qui semblent être faits, il paraît pertinent de se demander si l'enjeu n'est pas davantage l'image et la réputation de *La Boîte* qu'un réel engagement pour les personnes minorisées. Toutes les actions menées en faveur de l'inclusion pourraient alors être perçues comme une réponse aux attentes sociétales croissantes en matière de considération et de respect de la diversité, plutôt que comme une transformation profonde des structures et des pratiques internes. Cela est sans doute le reflet d'une évolution en cours, caractérisée par une convergence des langages inclusifs et des techniques flexibles de contrôle et de production capitalistes. Cette convergence contribue à la reconnaissance de nouvelles identités sexuelles, qui fonctionnent comme des centres de consommation et de production pharmaco-pornographiques, consolidant ainsi ces identités dans le paysage culturel contemporain (Preciado, 2022b, p.47).

3. Des espaces et des corps

3.1. Quand les toilettes non genrées produisent du genre

Paul B. Preciado (2022) explore dans son ouvrage *Pornotopie* comment les espaces architecturaux peuvent être des agents de création de subjectivités sexuelles. Empreint du travail de Michel Foucault sur la biopolitique des espaces, Preciado applique cette analyse au cas spécifique de Hugh Hefner et de l'entreprise *Playboy*, née dans l'Amérique de l'après-guerre. Il démontre comment la revue, les manoirs, les clubs et l'avion *Playboy* ont redéfini la masculinité et l'hétérosexualité tout en fonctionnant comme des dispositifs rigoureux de contrôle du corps et de la sexualité. Preciado affirme que l'espace n'est jamais neutre, qu'il produit constamment des normes et régule les comportements. C'est dans cette perspective qu'il me paraît intéressant d'analyser l'espace toilettes de *La Boîte*.

L'arc de cercle que forment les cabines ainsi que la dissimulation des urinoirs par des parois, permettent une certaine discrétion et une relative intimité, tout en rendant l'espace accessible et ouvert à tous·tes. Cet agencement suggère donc une double dynamique : d'une part, il offre une protection minimale contre les regards indiscrets, permettant ainsi aux usager·ères de se sentir relativement à l'aise pour des activités qui demandent de l'intimité et d'autre part, il maintient une ouverture qui incite à la vigilance et au respect des règles de comportement imposées par le lieu.

Cette disposition spatiale peut être interprétée comme un non-choix, comme une zone hybride où les frontières entre public et privé sont floues. L'espace peut favoriser les activités socialement ou légalement réprouvées telles que les interactions sexuelles ou la consommation de drogues mais demeure, malgré tout, sous la surveillance tacite des autres usager·ères et du personnel.

De plus, bien que se voulant *gender neutral*, la division symétrique des espaces, avec les lave-mains à gauche et les urinoirs à droite provoque une séparation genrée implicite, observée à maintes reprises et mentionnée par un certain nombre de personnes interrogées. Quand iels connaissent les lieux, les usager·ères ont plutôt tendance à se diriger spontanément du côté droit pour les hommes et du côté gauche pour les femmes.

Quant aux personnes queers ou non binaires, elles affirment ne pas trop se soucier de cette organisation de l'espace mais éviter autant que possible la proximité des urinoirs.

Ajoutons que la présence de cabines accessibles à tous·tes et d'urinoirs utilisés quasiment exclusivement par les hommes cis, non seulement régule implicitement les comportements mais surtout maintient la hiérarchie entre les genres.

La lumière apportée par les néons au dessus des lave-mains et des urinoirs rendent ces espaces impudiques et peuvent exposer les utilisateur·ices à une vulnérabilité accrue, affectant différemment celle·ux qui ne se conforment pas aux normes de genre traditionnelles ou au contraire, qui ne sont pas assez queers dans les soirées où c'est la norme.

La configuration de ces toilettes illustre comment l'architecture peut être utilisée pour créer des espaces à la fois permissifs et restrictifs, offrant une liberté relative tout en maintenant un certain degré de contrôle social. Nous voyons bien là une tension entre la volonté apparente d'inclusivité et la reproduction inévitable de normes de genre existantes.

Preciado soutient que l'architecture des espaces influence et produit des comportements normatifs. À *La Boîte*, l'architecture joue un rôle actif dans la production et la régulation des subjectivités sexuelles et façonne les comportements et les interactions des usager·ères. Elle fonctionne à la fois comme dispositif de résistance aux normes oppressives, permettant une certaine fluidité et subversion des attentes traditionnelles, mais aussi comme dispositif de production de nouvelles normes. Ces nouvelles normes, bien que plus inclusives, peuvent à leur tour devenir oppressives pour celles et ceux qui ne performant pas de la manière attendue. Cela illustre bien la complexité des dynamiques de pouvoir et de genre dans les espaces sociaux, révélant à la fois le potentiel émancipateur et les limites de ces configurations spatiales.

3.2. Des corps qui performant

3.2.1. Le corps non queer d'Amel

Amel, la dame pipi, se distingue par son apparence et son rôle au sein de *La Boîte*. Contrairement aux clubbers et aux membres du personnel, son apparence n'est pas marquée par les codes de la culture queer : elle ne se maquille pas et ne dévoile pas son

corps. Elle porte des vêtements sombres, confortables et fonctionnels, ce qui contraste avec l'apparence souvent exubérante des client·es du club. Amel se charge du travail invisible, du *care* et son apparence participe à son invisibilisation. Elle se tient souvent, soit assise derrière son guéridon, soit debout, adossée à la paroi des urinoirs, offrant, de cette manière, davantage d'intimité aux personnes qui les utilisent. Lorsqu'elle se déplace avec son seau et sa serpillière, elle peut déambuler partout, devenant alors une fonction plutôt qu'une femme dont il faudrait protéger la pudeur. La mise en présence de son corps est un rappel des règles implicites de bienséance qui doivent être respectées dans un tel espace. Cependant, certain·es s'en soucient peu.

Ainsi, le corps d'Amel, dans sa singularité et sa fonction, participe aux dynamiques sociales au sein des toilettes du club. Elle est à la fois une figure de contrôle et de service dont le corps incarne les structures de pouvoirs inhérentes à la société hétéropatriarcale.

3.2.2. *Les corps queers*

Pour les clubbers, les toilettes sont à la fois un lieu de pudeur et d'impudeur, un lieu où les corps se cachent et se dévoilent, protégés par les murs des cabines mais aussi exposés lors des interactions sociales, elles-mêmes facilitées par la configuration ouverte de l'espace. Lors des soirées queers, l'extravagance est de rigueur et les codes esthétiques transgressent les conventions traditionnelles de genre et de sexualité. Cela est particulièrement visible dans les toilettes de *La Boîte* où les espaces communs sont vastes et la lumière est forte.

La recherche sur les espaces queers et les comportements corporels dans ces contextes souligne cette dualité. Sarah Ahmed (2021) explore comment les corps queers s'orientent différemment dans l'espace, créant des zones où les normes hétérosexuelles sont contestées et où de nouvelles formes de visibilité corporelle émergent. Selon l'autrice, la phénoménologie queer révèle comment les relations sociales sont organisées dans l'espace, comment la *queerness* perturbe et réordonne ces relations en ne suivant pas les chemins imposés par le système dominant. Sarah Ahmed suggère que les espaces queers

permettent une « désorientation²⁸» des corps qui échappent aux normes traditionnelles de genre et de sexualité, favorisant ainsi des expressions corporelles diversifiées et plus libres. Selon cette perspective, les toilettes de *La Boîte* deviennent, lors des soirées queers, des microcosmes où se joue cette désorientation.

Il nous faut également prendre en compte la consommation de psychotropes, phénomène courant dans les milieux festifs. Qu'ils agissent comme stimulants, hallucinogènes ou désinhibants, ces substances altèrent la perception de son propre corps et de ceux des autres, favorisant ainsi les contacts physiques et les interactions spontanées, qu'il s'agisse de discussions, de gestes d'affection ou même de rencontres sexuelles éphémères. En abaissant les barrières psychologiques et sociales, ces substances permettent aux clubbers de se connecter de manière plus authentique et parfois plus transgressive. Les toilettes deviennent alors non seulement un lieu de passage, mais aussi un espace de transformation et d'interaction intensifiée, incarnant des formes de micro-résistances aux structures hétérocentrées.

L'universitaire Laurent Gaissad (2013) met en lumière l'importance des contextes festifs dans la redéfinition des normes sexuelles et des interactions corporelles. Il s'est particulièrement intéressé à *La Démence*, une célèbre fête gay qui se tient régulièrement à Bruxelles depuis les années 90 et rassemble plusieurs milliers d'hommes. Il observe que ces événements sont marqués par une consommation intense, à la fois économique et physique. Dans les toilettes de *La Boîte*, les interactions sont souvent également marquées par des consommations diverses (drogue ou sexualité), ce qui résonne avec la notion de dépense analysée par Gaissad. En effet, ce dernier utilise ce concept pour analyser les pratiques festives dans les milieux gays. Dans les soirées telles que *la Démence*, les participants investissent dans des expériences de plaisir et de transgression qui ne se conforment pas aux normes sociales dominantes et c'est également le cas lors des soirées queers organisées à *La Boîte*. La dépense devient alors un moyen de subvertir les structures de pouvoir existantes, offrant un espace pour des formes d'existence et de plaisir alternatives.

²⁸ La désorientation, selon Ahmed, pourrait être comprise comme "queerisation". Elle pense qu'il est important de conserver le sens "désorientant" du mot queer. Donc pour elle, réorienter signifie perturber un certain ordre du monde.

3.2.3. Les autres

Les personnes non queers, ou celles ayant des identités et des expressions de genre plus conventionnelles, vivent quant à elles, des expériences très différentes des personnes queers dans les toilettes de *La Boîte*. Bien que l'ambiance festive et la consommation de substances psychoactives favorisent généralement l'inclusivité et la diversité des interactions, ces personnes peuvent parfois ressentir de l'inconfort face à des comportements et des expressions de genre qui défient les normes sociales.

Une jeune femme cisgenre et lesbienne²⁹ m'a confié s'être sentie particulièrement mal à l'aise dans les toilettes lors d'une soirée dont elle a appris plus tard que le dress code était « naked ». Elle raconte avoir vécu comme violent le contraste entre sa « petite robe à fleurs », et les corps quasi nus ainsi que les comportements ouvertement sexuels de certains hommes. Le mélange de corps queers et non queers peut donc créer des tensions et des malaises, soulignant ainsi les limites du consentement dans de tels environnements.

Les attentes varient considérablement et l'exposition à des comportements sexuels explicites peut être perturbante voire violente pour certain·es, surtout lorsqu'iels ne sont pas préparé·es ou consentant·es. Cela est particulièrement vrai à *La Boîte*, qui, en raison de la diversité des soirées organisées, attire un public mixte.

Ainsi, bien que l'intention soit de créer un espace inclusif et tolérant, il n'est pas sûr que tous·tes les participant·es soient informé·es et consentant·es à la dynamique de ce lieu. La disparité des attentes et des niveaux de confort entre les différents groupes présente le défi d'assurer que l'inclusivité n'entre pas en conflit avec le consentement et le bien-être de chacun·e.

²⁹ S'il n'est pas étonnant qu'une jeune femme lesbienne soit heurtée par l'apparence ultra sexualisée de corps d'hommes, la question se pose de savoir si un corps lesbien ou gay est toujours un corps queer. Cela amène également à s'interroger sur l'acceptation du terme queer que j'utilise tout au long de ce travail. Y-a-t-il des degrés dans la « queerness » ? Gabriel Atal est-il queer ? Peut-on être hétéro et queer ? Sara Ahmed (2021) dit qu'on peut avoir une orientation sexuelle non-hétéro et être « hétérodressé », l'inverse se peut-il aussi ?

4. Les toilettes de *La Boîte* vues par les utilisateur·ices

4.1. Portraits d'habitué·es

Pour comprendre comment les toilettes de *La Boîte* sont perçues par celles et ceux qui les utilisent, j'ai mené quinze entretiens semi-directifs d'environ vingt minutes avec des habitué·es aux profils aussi variés que possible. Cette méthode m'a permis de recueillir des récits détaillés et des perspectives diversifiées sur les expériences vécues, fournissant une riche base de données qualitatives. J'ai choisi de n'en présenter que cinq dans ce travail afin de me focaliser sur des exemples représentatifs tout en préservant la clarté et la concision de l'analyse. Tous les prénoms ont été modifiés afin de garantir l'anonymat des personnes interrogées. Cette approche me permet de présenter de manière nuancée et représentative la diversité des perceptions et expériences liées aux toilettes de *La Boîte*.

Ces profils sont divisés en deux catégories queer et non queer. Ils sont composés d'une femme cis hétérosexuelle, d'une femme cis lesbienne, d'une personne trans non binaire, d'un homme cis gay à l'identité de genre fluide et d'un homme cis hétéro.

4.1.1. Les personnes non queer

Clara

Clara, 24 ans, est une femme cis hétérosexuelle. Elle est attachée de presse dans la musique. Elle travaille dans la production événementielle de soirées et la programmation de festivals. Depuis la fin de la pandémie de Covid-19, elle fréquente régulièrement *La Boîte*, en moyenne plusieurs fois par mois. Pour elle, *La Boîte* est l'endroit idéal car située dans le centre-ville, proche de son domicile. Par ailleurs, elle connaît plusieurs personnes qui y travaillent, ce qui facilite ses sorties. Elle choisit d'y aller en fonction de la programmation musicale ou du collectif qui organise les soirées.

Ce qu'elle aime particulièrement à *La Boîte*, c'est la division en deux salles offrant deux ambiances différentes, ainsi que l'excellent système sonore. Elle a constaté une évolution positive dans l'accueil et le respect, et affirme ne jamais s'y être sentie en danger. Contrairement à d'autres boîtes, elle apprécie de pouvoir s'habiller comme elle veut et de se sentir en sécurité, même lorsqu'elle y va seule. Elle trouve que *La Boîte* a une meilleure énergie que les autres clubs de la ville.

Clara privilégie les soirées queers, bien que ce ne soit pas la raison principale de ses sorties. Elle trouve les toilettes « plutôt ok » et « hyper propres ». Elle raconte qu'une fois, quelqu'un a frappé à la porte de la cabine où elle se trouvait parce qu'on s'inquiétait qu'elle y passe trop de temps. Cela lui a donné un sentiment de sécurité. Elle apprécie les nombreux espaces autour des toilettes qui lui permettent de s'asseoir et de « faire des choses en toute intimité ».

Elle n'est pas choquée par la consommation de drogue dans ce contexte festif, mais elle note que la présence de la dame pipi et des lumières fortes ne facilitent pas cette action, contrairement à d'autres boîtes bruxelloises dans les toilettes desquelles les lumières sont plus tamisées.

Clara considère que les femmes ont développé des mécanismes de défense « innés » pour se protéger des « mecs relous ». Elle admet avoir parfois senti des mains baladeuses et raconte avoir vidé son verre une fois, suspectant que quelqu'un y ait versé de la drogue. Lorsqu'elle sort, elle reste toujours vigilante, pour elle et pour ses proches, à *La Boîte* comme ailleurs.

Elle a déjà remarqué des groupes de « mecs pas déconstruits » qui, bien qu'éconduits à la porte, ont réussi à entrer. Elle note que les gens ne se mélangent pas beaucoup, qu'il y a parfois des touristes qui se retrouvent par hasard dans des soirées avec des dark rooms, mais que souvent, n'étant pas majoritaires, iels s'adaptent. Elle nuance cependant, admettant que la mixité des publics est limitée par les différents types de musique qui n'attirent pas les mêmes profils.

Clara ne se sent pas capable d'utiliser les urinoirs parce qu'il faudrait y dévoiler son intimité. Si la file est trop longue pour les cabines, elle et ses amies préfèrent uriner dehors. Elle trouve que les toilettes sont super exposées avec beaucoup de lumière et qu'elles manquent d'intimité. Elle avoue finalement qu'elle ne sait pas où se trouvent les urinoirs.

Elle apprécie la présence de la dame-pipi et de la *care team* qui, tous·tes ensemble, assurent une certaine sécurité mais elle considère que ces toilettes ne sont certainement pas un safe space pour tout le monde.

L'intimité lui manque pour se remaquiller ou « mettre du déo ». Elle dit ne pas toujours oser à cause du monde et des lumières qu'elle qualifie de « militaires ».

Pour Clara, dans des toilettes idéales, il n'y aurait pas d'urinoirs, il y aurait un miroir, du savon, de l'intimité, et des poubelles. Elle ajoute ne pas avoir envie « qu'un mec la mate pendant qu'elle urine », même si elle reconnaît que les toilettes non genrées peuvent avoir un rôle éducatif.

Enfin, pour Clara, il y aura toujours des mecs lourds, qu'on apprend à repérer rapidement avec l'expérience. Elle reste toujours en alerte, ayant entendu trop d'histoires de viol pour baisser sa vigilance. Elle considère les actions de *La Boîte* comme une première étape vers plus de consentement mais elle pense qu'il faudrait davantage d'affichages, plus de personnel circulant, et un mot de passe à utiliser en cas de sentiment d'insécurité.

Noé

Noé, 29 ans, est un homme cisgenre hétérosexuel. Il est développeur informatique. Il apprécie de venir à *La Boîte* parce que c'est un endroit *chill*, où il peut passer du bon temps « sans se prendre la tête ». Sa fréquence de visite varie, y allant parfois toutes les semaines, et d'autres fois moins souvent. Il lui arrive d'opter pour un autre club central qui a ouvert récemment, où il y a généralement moins de monde. Il ne choisit pas spécialement ses sorties en fonction du type de soirées ou de la musique.

Noé n'a « aucun problème avec les toilettes » mais reconnaît « qu'il peut y avoir des abus », comme partout. Il apprécie la simplicité de ne pas avoir à choisir entre aller à gauche ou à droite, et que les toilettes ne soient pas « dark » ou « vicieuses ». Cela est important pour lui, car il peut parfois se sentir un peu anxieux. La présence d'Amel contribue à rendre le lieu plaisant.

Il pense que « tant que les gens sont respectueux, ça va » et que les toilettes non genrées peuvent même aider certain·es à « faire leur déconstruction ». Il estime que le monde de la nuit est en train de changer, et ce qui compte pour lui, c'est que tout le monde soit « bienveillant ». Noé se sent complètement en sécurité dans cet espace et apprécie que l'on passe un bon moment, même aux toilettes.

Il note qu'à Bruxelles, le but des sorties est « moins sexuel qu'à Berlin », où les sorties sont plus axées sur la musique, le sexe et la drogue. Pour lui, à Bruxelles, ce serait plutôt musique et drogue seulement puis sexe s'il y a une « alchimie particulière ».

Noé utilise les urinoirs sans problème, même s'il reconnaît qu'il faut vraiment être à l'aise pour « pisser » à côté d'autres gens, car on a tendance à « regarder comment c'est chez l'autre personne ». Il n'imagine pas que les filles puissent les utiliser, d'autant plus que faire pipi « est leur petit moment à elles » et que de toute façon, elles ne vont pas trop du côté des urinoirs. Il affirme se laver les mains même s'il y a du monde, car il considère que l'hygiène est importante.

Il pense que tout le monde, même les femmes, se sentent en sécurité dans cet espace. Il remarque que lorsque qu'il parle à une femme, il arrive qu'un membre du staff vérifie que tout va bien, et que le discours à l'entrée aide à prendre conscience que certains comportements sont inappropriés. Noé reconnaît que les hommes « non déconstruits » sont partout, mais trouve que le personnel de *La Boîte* aide à éviter les abus. Il apprécie que personne ne juge les personnes trans et non binaires. Il considère que les cabines offrent suffisamment d'intimité et l'agencement de l'espace facilite la sociabilisation, souvent favorisée par la consommation de « substances ». Noé n'a jamais vu d'agressions dans les toilettes de *La Boîte*, mais affirme en avoir déjà vu dans d'autres clubs.

Enfin, Noé estime que la question des toilettes non genrées est acquise dans le monde électro, mais qu'ailleurs, cela pourrait mettre les gens mal à l'aise.

4.1.2. Les personnes queer

Mia

Mia, 25 ans, est une jeune femme trans non binaire et DJ à *La Boîte*. Elle organise des soirées avec des collectifs et travaille à rendre les soirées et la *nightlife* plus inclusives, surtout pour les minorités de genre. *La Boîte* est son club préféré à Bruxelles. En 2022, elle y allait presque toutes les semaines. À partir de 2023, elle a commencé à y jouer plus souvent, ce qui a réduit le nombre de ses visites en tant que cliente. Elle adore la programmation et considère que c'est l'endroit où « tout le monde se retrouve », c'est-à-dire tous·tes celle·ux qui font partie de la scène musicale électro de Bruxelles. Contrairement à d'autres clubs qu'elle trouve trop commerciaux et trop grands, *La Boîte*

« feels like home ». Elle y connaît tout le monde, a beaucoup d'ami·es qui y vont, et apprécie l'agencement du club. Mia aime particulièrement les deux salles et les toilettes, surtout parce qu'elle « doit uriner souvent ». Pour elle, ces toilettes non genrées sont un modèle à suivre. Ayant joué dans de nombreux pays en Europe, elle affirme n'avoir jamais vu de meilleures toilettes ailleurs.

Pour Mia, *La Boîte* est un safer space. Même si elle a entendu des histoires « pas sympas », elle sait qu'un système est en place pour pouvoir rapidement faire appel à quelqu'un en cas de besoin, et c'est ce qu'elle trouve important. Elle aime généralement le public, même si parfois certaines personnes ne lui plaisent pas. Elle considère que l'agencement des toilettes ne permet pas facilement des comportements illicites, car il n'y a pas vraiment d'endroits sombres, ce qui réduit les risques.

La personne qui s'occupe des toilettes, Amel, est géniale selon Mia. Elle sait gérer les situations, vérifie toujours ce qui se passe, et réagit vite. Par exemple, Mia a observé qu'Amel ne laissait pas entrer deux hommes avec une femme dans une cabine de peur qu'une agression ne se produise.

Mia n'a jamais vu d'autres personnes que des hommes cis utiliser les urinoirs, qu'elle trouve très genrés. Elle pense qu'il serait mal vu, même à *La Boîte*, que des femmes les utilisent. Malgré cela, elle pense que les urinoirs facilitent le flux des usagers. Mia trouve que les lavabos sont suffisants, qu'il y a toujours du papier et du savon.

Elle pense que dans des toilettes non genrées, les hommes cis sont les plus à l'aise, comme partout ailleurs, mais que le service de sécurité performant compense l'éventuel inconfort des autres. Les toilettes ne lui servent pas de refuge, mais Mia estime qu'elle dispose d'assez d'intimité car il y a beaucoup de cabines, et elle ne se sent pas pressée par les personnes qui attendent, contrairement à ce qui se passe dans d'autres clubs.

Elle pense qu'il y a clairement moins d'agressions sexistes et sexuelles à *La Boîte*, grâce au protocole de sélection à l'entrée, aux discours sur le consentement, à la présence de la *care team*, et à la programmation inclusive. Elle connaît bien les organisateur·ices d'une des soirées plutôt conçue pour les personnes FINTA. Elle pense que, dans ces soirées-là, la sélection à l'entrée est plus drastique même si les hommes cis ne sont pas exclus et que cela reste un endroit commercial. « On n'est pas à Berlin », dit-elle. Elle admet que

son regard est un peu biaisé car elle ne va qu'aux soirées queers. Mia a un avis globalement positif mais nuance en ajoutant « ce n'est pas le paradis non plus ».

Aya

Aya, 22 ans, est en Master de psychologie et se présente comme lesbienne non binaire. Elle se rend à *La Boîte* un peu moins d'une fois par mois, principalement pour des soirées qui proposent des shows drag. Elle s'est aussi rendue à d'autres soirées mais elle les a trouvées moins intéressantes.

Ce qu'Aya apprécie le plus à *La Boîte*, c'est qu'elle se sent immédiatement en sécurité. Elle sait qu'elle ne se fera pas « embêter » et que personne ne la jugera sur sa tenue. Lors de ces soirées, les toilettes sont toujours pleines, et clairement, la plupart des usager·ères n'y vont pas juste pour « aller aux toilettes » : c'est un lieu où tout le monde se retrouve. Aya trouve les toilettes « cool », préférant cet agencement aux toilettes genrées. Pourtant, elle n'est pas sûre qu'elle aimerait retrouver ce type d'infrastructures dans un autre club où l'ambiance générale la rendrait moins à l'aise.

Elle a déjà observé de longues files d'attente jusque dans les escaliers. Elle considère les toilettes plus comme un lieu de sociabilisation qu'un simple lieu de passage, contrairement à d'autres clubs. Elle s'y sent en sécurité mais pense que cela est dû au fait qu'elle ne fréquente que les soirées queers.

Aya observe que beaucoup de personnes consomment des drogues dans les toilettes. Elle pense que cela est facilité à *La Boîte* car le personnel ne fouille pas, mais elle pense aussi que ce type de consommation doit être équivalente dans tous les clubs. Elle n'utilise pas les urinoirs, bien qu'elle adorerait le faire s'il n'y avait pas de mecs cis. En fait, elle ne les a jamais remarqués et m'a demandé où ils étaient. Elle va plutôt directement à gauche dans les cabines, jamais vers la droite.

Aya utilise les lave-mains et c'est là qu'elle réalise que ce sont des toilettes non genrées, car on peut y croiser « tout le monde ». Parfois, elle doit attendre pour se laver les mains et utilise également ces lavabos pour remplir sa bouteille d'eau. Elle aime que les « mecs cis hétéros » soient minoritaires, les considérant comme souvent problématiques. Elle pense qu'ils sont les seuls à vraiment se sentir en sécurité.

Aya se questionne sur le concept de FINTA - Femmes, Intersexes, Non-binaires, Transgenres et Agenres - qui exclut les « mecs gays ». Pour elle, ce ne sont pas les toilettes qui mettent mal à l'aise le public mais les personnes qui s'y trouvent. Elle raconte l'anecdote d'un homme à qui on a refusé l'entrée du club parce qu'il a ri pendant qu'on faisait le discours sur le consentement, alors qu'il riait pour autre chose.

Elle pense avoir assez d'intimité dans ces toilettes, même si ce n'est pas ce qu'elle recherche en priorité. Elle réalise quand-même que la forte luminosité révèle sa tenue très sexy, alors qu'elle passe inaperçue sur le dance floor. Elle craint que cette tenue puisse être considérée comme une invitation par certains, non avertis aux codes queers.

Aya considère que *La Boîte* est un *safe space* lors des soirées queers, mais pas nécessairement lorsque le public est plus mixte. Elle a déjà vu des mecs lourds dans les toilettes et, parmi les personnes queers, elle a également constaté des comportements déplacés sur la piste de danse.

Aya ne pense pas que ce type de toilettes soit une solution universelle et estime qu'aucune option ne pourra satisfaire toutes les sensibilités. Elle suggère une solution à trois options : hommes, femmes, et FINTA.

Timothée

Timothée est un jeune homme gay de 22 ans. Il est étudiant et a découvert *La Boîte* lors des premières soirées drag. Depuis, il y va régulièrement, même lors d'autres événements, les soirs où il a envie de sortir. En général, il préfère éviter les soirées où il y a des dark rooms. Il aime l'ambiance et trouve qu'il y a beaucoup d'espace. Il apprécie particulièrement les toilettes, qu'il qualifie de « chouettes », ainsi que le staff qu'il trouve sympa et l'atmosphère générale du club. Il remarque que le club est moins bondé que d'autres lieux de sorties nocturnes, ce qui est un plus pour lui car parfois il veut juste sortir, danser sans se sentir à l'étroit.

Timothée se sent à l'aise et en sécurité dans les toilettes, même s'il reconnaît qu'il n'est peut-être pas la personne la plus vulnérable. Au-delà du fait qu'elles soient non genrées, il aime qu'elles soient très ouvertes, qu'on y circule bien, et qu'elles soient relativement propres. Bien qu'il soit au courant de l'occurrence de relations sexuelles et de prise de drogue, il n'a jamais observé de comportements qu'il considère comme problématiques.

La première fois qu'il a vu ces toilettes, il a été agréablement surpris mais un peu désorienté, ne sachant pas immédiatement où aller.

Il n'utilise pas les urinoirs mais utilise les lave-mains. Il pense que chacun-e peut se sentir en sécurité dans ces toilettes, quelle que soit son expression de genre. Il a déjà vu des gens s'y « embrouiller » mais pas plus qu'ailleurs. Il pense que lors des soirées queers, il n'est pas surprenant de voir les gens rentrer à deux ou plusieurs dans les cabines mais il n'est pas sûr que ce soit beaucoup plus facile à *La Boîte* que dans d'autres clubs à cause de « cette dame qui surveille ».

Pour Timothée, ces toilettes sont un *safe space* parce qu'il n'y a pas de questions à se poser. Il apprécie particulièrement que l'on fasse attention à qui rentre, qu'il y ait un *help desk*, un « point de référence ». Il pense que les personnes qui n'ont pas « un bon passing » doivent particulièrement apprécier ce type de toilettes.

Il a observé que les mecs cis hétéros allaient plus spontanément à droite, du côté des urinoirs, même s'ils ne les utilisent pas. Il pense qu'ils ont le sentiment que « c'est leur côté ».

4.2. Perspectives genrées et points de vue situés³⁰ : entre enthousiasme et contradictions

4.2.1 Points de vue non queer : Clara et Noé

L'expérience de Clara à *La Boîte* révèle une relation nuancée et souvent contradictoire avec cet espace, sans doute du fait de son point de vue de femme cisgenre.

Clara décrit *La Boîte* comme un lieu idéal pour sortir, mais sa vigilance ne diminue pas lorsqu'elle s'y rend. Elle mentionne ne jamais s'y être sentie en danger, mais raconte également avoir vidé son verre, suspectant que quelqu'un y ait versé de la drogue. Cette contradiction met en lumière un problème plus large : le sentiment de prudence omniprésent chez de nombreuses femmes. Ces dernières adoptent en effet souvent des comportements de précaution pour réduire les risques potentiels de harcèlement ou

³⁰Un point de vue situé est une perspective théorique qui reconnaît que toute connaissance est produite à partir d'un lieu particulier et est influencée par la position sociale, culturelle et politique de celui ou celle qui la produit. Cette approche met l'accent sur le fait que nos expériences et nos connaissances sont toujours partiellement constituées par notre contexte et notre identité, et qu'il n'existe pas de perspective universelle ou neutre. Ce concept a été théorisé principalement par Donna Haraway, philosophe et biologiste féministe.

d'agression sexuelle, même dans des environnements apparemment *safe*. Le sentiment d'insécurité dans l'espace public est une construction sociale persistante bien que l'espace privé soit statistiquement plus préjudiciable aux femmes que l'espace public. (Lieber 2002)

Ce que Clara apprécie dans les toilettes de *La Boîte* repose sur des préoccupations pratiques comme l'hygiène et l'agencement de l'espace, plutôt que sur la signification politique des toilettes non genrées. Cela contraste avec les discours queers et féministes qui plaident pour des espaces non-genrés comme une étape vers une plus grande inclusion et égalité (Kogan, 2018). Cette focalisation sur les aspects matériels et sociaux, tels que la confidentialité et la sécurité, suggère une approche pragmatique plutôt qu'un soutien idéologique aux installations non genrées.

Clara ressent un manque d'entre-soi féminin, ce qu'il n'est pas évident de trouver dans des espaces aussi ouverts où circulent tant de personnes. C'est d'ailleurs, comme l'explique Clara, du côté des lave-mains que s'éprouve la mixité et les inconforts que celle-ci peut engendrer.

Clara perçoit les femmes comme un groupe homogène doté de mécanismes de défense innés. Cela repose sur une pensée essentialiste, qui attribue des caractéristiques fixes aux genres. Cette perspective peut être limitante et ne tient pas compte de la diversité des expériences et des identités des femmes (Butler, 1990). De plus, son identification des « hommes non déconstruits » comme une menace potentielle est le reflet d'une maintreamisation des idéaux féministes contemporains.

La réticence de Clara à utiliser les urinoirs et le fait même qu'elle ne sache pas où ils se trouvent montrent comment une conception spatiale, même inclusive, ne peut totalement lutter contre les normes de genre. Bien que Clara ne voie pas les toilettes non genrées comme un idéal, elle reconnaît leur rôle dans la promotion de la tolérance et de l'inclusion dont elle-même, en tant que personne socialisée au *care*, semble faire preuve.

Noé, de son côté, en tant qu'homme cisgenre hétérosexuel, décrit une expérience nettement différente de celle de Clara. Il n'exprime aucun sentiment d'insécurité et apprécie *La Boîte* parce que c'est un endroit où il peut se détendre « sans se prendre la tête ». Contrairement à Clara, Noé se sent à l'aise dans d'autres clubs également. Ses critères de choix de lieu de sortie reposent davantage sur le confort potentiel que sur un

besoin de sécurité. Cette différence souligne une appréhension genrée des espaces publics et semi-publics. En tant qu'homme, Noé n'a pas été socialisé à se sentir en danger, bien que statistiquement, l'espace public soit plus dangereux pour les hommes que pour les femmes. (Lieber 2002)

Au sujet des toilettes, Noé utilise une rhétorique négative, révélant une tension potentielle sur ce sujet. Il dit spontanément qu'il « n'a pas de problème » plutôt que de dire qu'il les apprécie. Il utilise un langage euphémisant pour parler de potentielles agressions, admettant qu'il peut y avoir « des abus, comme partout ». Noé apprécie que les toilettes ne soient pas sombres ou « vicieuses », se disant facilement anxieux. Il est possible que cette anxiété soit davantage liée à sa consommation de stupéfiants et aux effets que ces substances peuvent provoquer chez lui que la présence menaçante des autres usager·ères.

Noé utilise, tout comme Clara, le terme « déconstruction » pour désigner le processus par lequel les personnes cis hétéros, les hommes particulièrement, prennent conscience des inégalités de genre. Il admet que des toilettes non genrées peuvent y contribuer. Il ne considère pas les toilettes de *La Boîte* comme un lieu nécessairement sexuel, bien qu'il n'exclue pas cette éventualité, contrairement à Clara. Il n'a pas de problème à utiliser les urinoirs, mais admet que c'est un lieu où les hommes comparent leur virilité, confirmant les propos de Julien Damon sur les « regards complices » (2023). Noé considère que les filles ont besoin d'intimité pour uriner. L'expression qu'il utilise, « leur petit moment à elles », les renvoie à l'espace privé que constituent les cabines, confirmant les analyses de Goffman ou d'Halberstam mentionnées lors de ce travail.

Le témoignage de Noé montre une conscience limitée des dynamiques de genre et des expériences vécues par les personnes minorisées. Il considère que les mesures de prévention et la présence d'une *care team* assurent la sécurité de tous·tes, mais il ne peut imaginer de telles toilettes en dehors du monde électro. Cela montre qu'il associe l'inclusivité à des espaces spécifiques sans percevoir cela comme un combat politique.

4.2.2 Points de vue queer : Mia, Aya et Timothée

L'expérience de Mia, une jeune femme trans de 25 ans, illustre comment la politique inclusive de *La Boîte* peut mener à des expériences positives. Connue et impliquée dans ce club, elle y a trouvé non seulement un lieu de travail mais aussi un espace où elle se

sent chez elle. Ce sentiment de confort et de sécurité est crucial pour les personnes queers et particulièrement les personnes trans qui sont souvent stigmatisées et exposées à des agressions dans les espaces publics, y compris les toilettes (Cavanagh, 2010). Ce sentiment est d'ailleurs partagé par Aya qui affirme que l'un des premiers facteurs motivant son choix de fréquenter *La Boîte* est l'idée qu'elle ne se fera pas « embêter ».

Mia et Aya considèrent que ce sentiment de bien-être et de sécurité est directement lié aux soirées queers organisées. Timothée, quant à lui, avec son passing d'homme cis, se sent bien dans *La Boîte* même en dehors de ce type de soirées et peut se permettre de choisir son lieu de sortie en fonction de son confort plus que de sa sécurité. Cela met au jour une forme de hiérarchie entre les vécus queers, dans laquelle les femmes, cis ou trans, sont toujours les perdantes (Halberstam, 1998).

Mia considère *La Boîte* comme un modèle à suivre en matière d'inclusivité, notamment grâce à ses toilettes non genrées, un aménagement qu'elle n'a pas retrouvé ailleurs en Europe, ce qui montre que pour les personnes trans et non binaires investies dans ce combat, le chemin est encore long. Aya, de son côté, n'est pas sûre qu'elle aimerait voir ce type d'infrastructures dans d'autres clubs moins inclusifs. Pour elle, ce type de toilettes transgresse les normes sociales établies au point qu'elle ne peut les imaginer en dehors d'un lieu lui-même transgressif.

Il semble que pour Aya, ce soit le lieu qui, par sa politique inclusive, autorise des performances de genre queer, au point qu'elle s' imagine volontiers utiliser les urinoirs sans la présence des « mecs cis ». Elle questionne le concept de toilettes FINTA qui, en excluant les hommes cis gay et en ne considérant que l'expression de genre, peut être à son tour discriminant³¹.

Mia évite les urinoirs, qu'elle perçoit comme cisnormatifs. Pourtant, à l'inverse d'Aya, elle n'envisage pas que des femmes cis puissent les utiliser, ce qui révèle une internalisation des normes sociales, démontrant la difficulté de se défaire complètement des structures hétéronormatives, même lorsque l'on est une femme trans (Preciado, 2017).

³¹ A ce sujet, dans l'épisode 2 de ce podcast sur le vécu d'hommes gays, un des intervenant affirme que « pédé » est un genre en soi, ce qui discrédite le concept de FINTA.
Desombre, C. (2024, avril 26). *Pédés : réinventer le monde : un podcast à écouter en ligne*. France Culture. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-pedes-reinventer-le-monde>

Mia est particulièrement consciente des dynamiques de genre et de la nécessité d'espaces inclusifs. Elle observe que l'agencement et l'éclairage des toilettes à *La Boîte* participent à une forme de contrôle social, dissuadant d'adopter ouvertement des comportements répréhensibles, ce qui peut sembler paradoxal dans des infrastructures inclusives. L'anecdote qu'elle rapporte sur Amel, qui a refusé l'entrée à deux hommes accompagnant une femme dans une cabine, souligne combien, même les espaces inclusifs, peuvent être régulés par des comportements hétéronormatifs. Amel agit comme une sorte d'agente du re-genrage des toilettes dégenrées. Timothée, tout comme Noé rapporte que les usager·ères, particulièrement les hommes, participent au re-genrage en occupant l'espace de droite au point que certaines femmes comme Clara ou Aya n'ont pas remarqué la présence d'urinoirs.

Malgré son appréciation pour *La Boîte*, Mia reste critique, reconnaissant les limites de l'inclusivité dans un contexte commercial. Elle admet que sa perspective est biaisée par le fait qu'elle ne fréquente que les soirées queer. Cela rejoint le point de vue d'Aya, qui pense que c'est surtout l'environnement queer qui crée le sentiment de sécurité. Cela montre une conscience accrue des dynamiques de genre et des expériences vécues par les personnes minorisées.

Au regard de cette analyse, il apparaît que le genre, en tant que construction sociale binaire, précède l'expression de genre. Les expériences de Noé et Timothée, deux personnes au passing cis masculin, se rapprochent à bien des égards, exprimant des considérations liées à leur confort mais craignant peu pour leur sécurité. Les expériences et sentiments de Clara, Mia et Aya se rapprochent aussi, toutes trois étant avant tout en quête d'un endroit *safe*. C'est finalement Clara qui, en tant que femme cis hétéro, exprime le plus d'appréhension. Il semble donc que même dans des espaces inclusifs, la menace potentielle vienne du même « ennemi principal³² ».

³² L'ennemi principal, titre d'un essai de la penseuse féministe Christine Delphy, est davantage le système qui produit les comportements des hommes cis hétéros que les hommes cis hétéros eux-mêmes.

Conclusion

Dans ce travail, j'ai voulu mettre en évidence les raisons pour lesquelles les toilettes publiques ont d'emblée été genrées ainsi que celles pour lesquelles cette norme sociale, établie depuis longtemps, est aujourd'hui de plus en plus remise en question. Je me suis demandé à qui les toilettes non genrées profitaient le plus et si la déségrégation des espaces était la meilleure approche d'un point de vue féministe.

Ma recherche s'est focalisée sur un lieu en particulier dans lequel les toilettes sont, davantage qu'un lieu de passage furtif, un espace d'affirmation de soi, de sociabilisation et de transgression. En effet, les toilettes d'une boîte de nuit sont un microcosme où se jouent, peut-être plus qu'ailleurs, des dynamiques de genre complexes et nuancées, marquées par des expressions de pouvoir, de résistance, et d'identité, où les normes sociétales sont à la fois affirmées et contestées. Que l'espace se présente comme *gender neutral*, qu'une politique sur le consentement soit établie et que la binarité de genre soit remise en question, n'altèrent que peu les rapports sociaux genrés de la société hétéropatriarcale au sein laquelle l'endroit s'est construit. Le fait que des soirées queers y soient organisées fait ponctuellement tanguer l'ordre social sans pour autant le faire chavirer. Tout au plus, nous pouvons y voir ce qu'Inès Liotard (2022) nomme « un deuxième degré d'investissement politique », c'est-à-dire une forme de militantisme organisé par un groupe social qui permet de justifier l'utilisation militante de la fête.

Il m'a semblé important de dresser un état des lieux de ce que la sociologie et les études de genre ont mis au jour concernant l'usage des toilettes publiques genrées, depuis les années 1970 jusqu'à aujourd'hui. Cette étude a révélé que les recherches sur les toilettes publiques genrées avaient principalement été menées par deux groupes distincts : d'une part, des hommes cisgenres non queers, dont la position privilégiée a pu biaiser les perspectives et, d'autre part, des personnes queer, pour qui le dégenrage des toilettes est une nécessité politique.

Ainsi, bien qu'Erving Goffman ait été perspicace dans son analyse de la construction sociale du genre à travers le prisme des toilettes, il n'a pas pour autant transformé cette observation en un engagement pour l'égalité des genres. À la même époque, Laud Humphreys s'intéressait à d'autres formes d'interactions sociales dans les toilettes

publiques, révélant des pratiques sexuelles jusqu'alors méconnues. Ses travaux ont été novateurs en remettant en question les définitions rigides de l'homosexualité et de l'hétérosexualité chez les hommes, tout en exposant les limites du système hétéronormatif. Toutefois, Humphreys n'a pas remis en cause la bicatégorisation des toilettes publiques ni abordé de manière critique le caractère genré de ses propres recherches.

Deux à trois décennies plus tard, ce sont les chercheur·euses queers qui ont commencé à remettre en cause la présence de toilettes publiques genrées. Jack Halberstam, qui s'identifiait alors comme une femme lesbienne butch, a révélé dans *The Bathroom Problem* que ce sont toujours les femmes — qu'elles soient cisgenres, butch ou trans MTF — qui se retrouvent au bas de l'échelle du genre dans ces espaces. Sheila Cavanagh, dans son ouvrage *Queering Bathrooms*, a proposé une réflexion militante pour redéfinir l'utilisation des toilettes en dehors des normes de genre traditionnelles et du contrôle biopolitique des corps.

Ces deux auteur·ices, essentiel·les dans la lutte pour des espaces plus inclusifs, ont souvent privilégié la cause queer, parfois au détriment des enjeux spécifiquement féministes. Si ces deux causes se renforcent mutuellement dans la plupart des cas, des divergences peuvent survenir, notamment lorsque certaines femmes expriment le désir de ne pas partager des espaces d'intimité avec des hommes. Ces préférences peuvent être enracinées dans des raisons culturelles, religieuses ou sociétales. Par exemple, certaines cultures et religions imposent la séparation stricte des espaces selon le genre, une pratique qu'il paraît difficile d'abolir immédiatement. D'un point de vue sociétal, tant que les menaces de harcèlement ou d'agressions persisteront, certaines femmes se sentiront plus en sécurité dans des espaces non mixtes. Il est irréaliste de penser que le simple changement des pictogrammes ou la réorganisation des espaces suffiront à résoudre ces problèmes profondément enracinés.

J'ai également mentionné les travaux de Julien Damon et Sheila Jeffreys pour mettre au jour d'autres perspectives moins acquises aux causes féministes et LGBT+ . Damon, en négligeant l'approche intersectionnelle et en qualifiant de « woke » les revendications pour des toilettes non binaires dans un ouvrage publié en 2023 en France, démontre que le chemin vers une reconnaissance des enjeux d'inclusion est encore long. Quant à Jeffreys, en tant que figure universitaire des mouvements terfs, elle illustre une

simplification intellectuelle par laquelle certaines femmes refusent de reconnaître la réalité des personnes trans, intersexes ou non binaires.

Toutes ces voix, bien que variées, ne représentent pas la position que j'ai adoptée dans ce travail : une perspective féministe inclusive non queer. Mon approche a donc consisté à intégrer une analyse critique des dynamiques de pouvoir et des normes de genre, tout en reconnaissant les expériences et les revendications des communautés queer et trans.

Pour mener cette recherche, j'ai choisi de m'immerger dans un seul et unique lieu, un choix qui, bien que spécifique, se justifie par la richesse des interactions et des dynamiques observables en son sein. Ce lieu, caractéristique du monde de la nuit, peut être perçu comme une métonymie de la société dans son ensemble, reflétant des comportements, des normes et des structures de pouvoir qui s'étendent bien au-delà de ses murs. Il m'a donc paru essentiel de détailler les éléments constitutifs de cet espace : sa genèse, son histoire, son organisation interne, et la tonalité des soirées qui y sont organisées. Une attention particulière a été portée à l'agencement spatial du lieu et à son esthétique, propices aux expériences physiques, sensorielles et mentales qui y sont vécues.

L'observation participante approfondie de ce club, complétée par des discussions informelles et des entretiens semi-directifs avec une diversité de personnes la fréquentant, m'a permis d'affiner ma compréhension des dynamiques à l'œuvre et des significations attribuées par les individus à leurs expériences dans cet espace. L'immersion m'a permis de saisir les subtilités des interactions sociales et des structures de pouvoir présentes, tout en étant consciente des biais que ma position pouvait induire.

En tant que chercheuse, je me suis efforcée de maintenir une position réflexive et critique. Mon propre positionnement, ni entièrement extérieur ni parfaitement intégré à ce type d'espace, m'a permis d'aborder cette recherche avec une perspective unique. Je n'étais ni une fervente participante ni une observatrice totalement détachée, ce qui a enrichi ma capacité à comprendre et à analyser les phénomènes observés. Cette posture a facilité une exploration nuancée des tensions et des contradictions inhérentes à cet espace nocturne, tout en respectant les vécus et les perceptions des usager·ères.

Au terme de cette recherche, il apparaît que, pour les personnes queers, trans, intersexes et non binaires, les toilettes non genrées offrent, incontestablement, une plus grande

reconnaissance de leur existence et une sécurité accrue. Cette reconnaissance est cruciale dans un contexte où ces groupes sont souvent marginalisés et invisibilisés. Cependant, si les toilettes non genrées répondent à leurs besoins pratiques, elles participent aussi à une maintreamisation des identités queer, ce qui, pour certains chercheurs comme Sam Boursier, n'est pas nécessairement le but à atteindre.

De plus, la création de tels espaces ne résout que partiellement le problème tant que la présence de corps queers peut encore être perçue comme offensante ou perturbant l'ordre public. Les réactions négatives lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de Paris en sont un exemple récent³³, illustrant que l'acceptation des corps et des identités non conformes est loin d'être acquise.

Pour les femmes cisgenres hétérosexuelles, les toilettes non genrées apportent principalement des avantages organisationnels et matériels. Cependant, ces espaces ne modifient pas fondamentalement les dynamiques de genre existantes. Les comportements genrés, le sentiment d'insécurité et la pression à performer l'hétérosexualité persistent. Dans les toilettes d'une boîte de nuit, si les corps queers peuvent être perçus comme transgressifs et politiques, les corps non queers tendent à exacerber la performance de leur genre, notamment à travers une sexualisation accrue des corps féminins, alimentant les regards concupiscent et renforçant la pression de l'hétéronormativité.

L'étude de la genèse et de l'évolution de *La Boîte* a par ailleurs révélé que le marketing ne peut être réellement politique. La mainstreamisation du queer, souvent adoptée pour des raisons commerciales, apparaît comme un renoncement aux valeurs anticapitalistes et antipatriarcales des mouvements originels. Dans le cas de *La Boîte*, bien que des initiatives comme la mise en place d'une *care team* et l'attention portée au consentement soient positives, elles ne suffisent pas à transformer radicalement les rapports sociaux de genre. La visibilité accrue des personnes queer peut conduire à une forme de sensibilisation et de tolérance, mais la dépolitisation des luttes risque de réduire le

³³ Je fais référence ici aux réactions outrées suscitées par la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de Paris, où des artistes non binaires et queer ont pris part au spectacle : Boichot, C. (2024, juillet 27). « Propagande woke et grossière », l'extrême droite en PLS : la classe politique divisée après la cérémonie d'ouverture des JO 2024. Le Figaro. <https://www.lefigaro.fr/politique/propagande-woke-et-grossiere-l-extreme-droite-en-pls-la-classe-politique-divisee-apres-la-ceremonie-d-ouverture-des-jo-2024-20240727>

militantisme à un simple style ou une tendance, vidant de leur substance les messages fondamentaux des mouvements queers.

Si la conception d'espaces non genrés peut être un acte militant encourageant les usager·ères à réfléchir à leur position sociale et à leurs privilèges, il ne me semble pas que ce soit le cas dans le lieu observé qui paraît davantage faire preuve d'opportunisme. En réalité, l'enquête a montré que, dans un contexte commercial, même les espaces non genrés produisent du genre. Le concept de genre « neutre » affiché sur la devanture des toilettes est d'ailleurs une contradiction dans les termes, le genre ne pouvant en effet jamais être neutre.

Enfin, bien que les militant·es queers et féministes reconnaissent que de nombreuses agressions se produisent dans les toilettes, il est peu probable que des espaces plus ouverts, affichés comme « neutres » ou des pictogrammes maladroitement dégenrés suffisent à prévenir de tels actes. Les espaces non genrés, même s'ils constituent une avancée, continuent de reproduire des rapports sociaux genrés hiérarchisés et nécessitent une approche résolument militante que n'ont pas les managers de *La Boîte*.

Une solution potentielle pourrait être le maintien de deux espaces distincts sans pictogrammes, afin de flexibiliser les comportements et de mettre fin à la police du genre ayant cours dans les toilettes publiques. De plus, généraliser l'utilisation de dispositifs comme les pisse-debout ou l'installation d'urinoirs dits féminins pourrait réduire les contestations quant à la présence de corps perçus comme non conformes et permettre à tous·tes de se sentir légitimes, quel que soit l'espace où iels se trouvent.

La question des toilettes, genrées ou non, est révélatrice d'un problème sociétal plus large et révèle la manière dont l'hétéropatriarcat hiérarchise les individus. La controverse qu'elle suscite met en lumière les dynamiques de pouvoir et les inégalités existantes en questionnant les stéréotypes et la division stricte des rôles de genre. Elle révèle ainsi les résistances au changement social et la nécessité d'une lutte plus large pour la reconnaissance des droits et de la dignité de tous·tes.

Annexes

Guide d'entretiens

Thème	Questions
Présentation	Qui êtes-vous ? Quel est votre profil ? Âge, Identité de genre.
Sorties au club	À quelle fréquence sortez-vous à <i>La Boîte</i> ? Depuis combien de temps ? Comment l'avez-vous découverte ?
Attraction au club	Qu'est-ce que vous aimez dans ce club en particulier ?
Toilettes – impressions générales	Que pensez-vous des toilettes : premières impressions, agencement, confort, esthétique ?
Interactions sociales	Drague, flirt, sexe, drogue : est-ce que les toilettes facilitent ce type d'interactions ?
Consentement	Comment percevez-vous le consentement dans ces situations ?
Comportements inappropriés	Avez-vous observé des comportements inappropriés dans les toilettes ? Sont-ils plus ou moins fréquents ici qu'ailleurs ?
Urinoirs	Utilisez-vous les urinoirs ou vous sentiriez-vous capable de les utiliser ? Avez-vous des anecdotes à raconter qui soient liées aux urinoirs ?
Lave-mains	Quelles sont vos expériences avec les lave-mains ? Y avez-vous observé une utilisation particulière ?
Sentiment de sécurité et de bien-être	Parlez-moi de votre sentiment de sécurité, de bien-être, d'intimité dans ces toilettes ? Pour vous et pour les autres (cis, trans, etc.) ?
Entre-soi et non-mixité	Quel est votre avis sur l'entre-soi et le besoin de non-mixité dans ces toilettes ?
Occupation genrée de l'espace	Avez-vous observé une occupation genrée de l'espace dans les toilettes ?
Drague et consentement	Comment voyez-vous la drague et le consentement dans ce contexte ? Est-ce que l'espace facilite ou empêche la drague, le flirt, le consentement ?
Agressions	Avez-vous été victime ou témoin d'agressions dans les toilettes ?
Toilettes idéales	À quoi ressembleraient pour vous les toilettes idéales ? Dans une boîte de nuit ? Dans l'espace public ?
Ajout	Voulez-vous ajouter quelque chose d'important sur le sujet ?

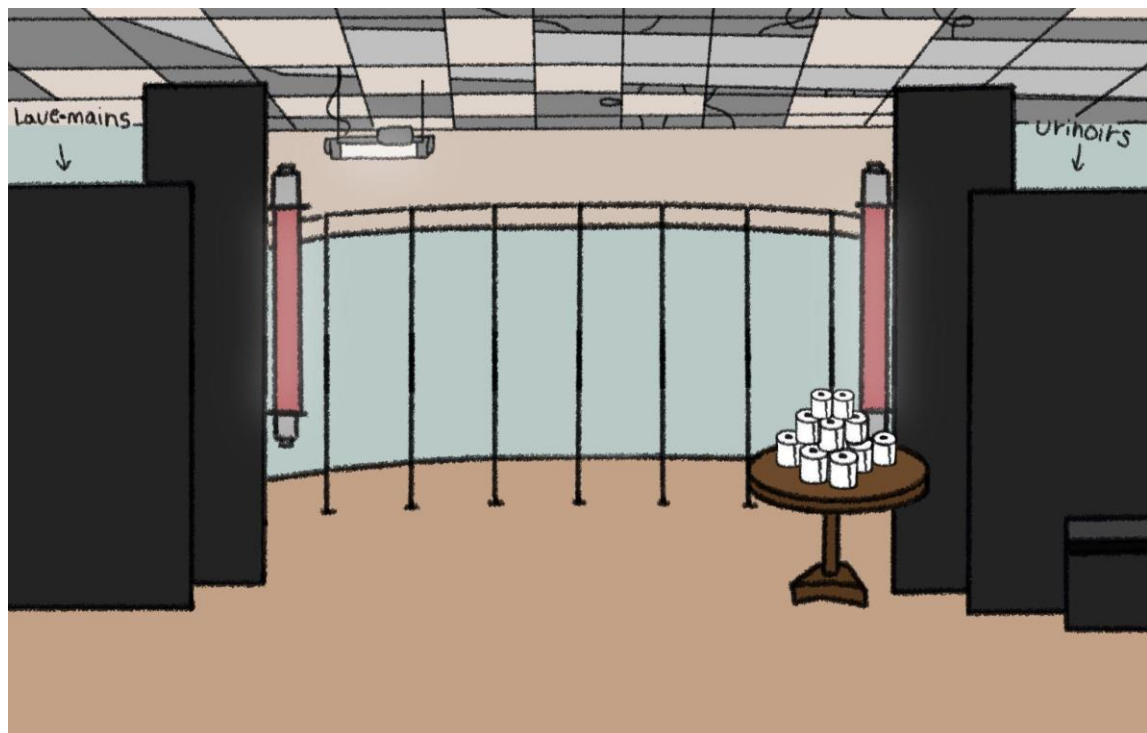
Exemples de pictogrammes de toilettes dégenrées



Pisse-debout



Les toilettes de *La Boîte*



Bibliographie

Ouvrages académiques :

Ahmed, S. (2012). *On being included: Racism and diversity in institutional life*. Duke University Press, 12-68.

Bourcier, S. (2011). *Queer Zones 3: Identités, cultures et politiques*. Amsterdam Éditions.

Butler, J. (2019). *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*. La Découverte, 59-111.

Cavanagh, S. L. (2010). *Queering bathrooms: Gender, sexuality, and the hygienic imagination*. University of Toronto Press.

Damon, J. (2023). *Toilettes publiques: Essai sur les commodités urbaines*. Sciences Po Les Presses.

Dorlin, E. (2021). *Sexe, genre et sexualités : Introduction à la philosophie féministe*. Presses Universitaires de France.

Foucault, M. (1976). *La volonté de savoir*. Gallimard.

Foucault, M. (2014). *Surveiller et punir: Naissance de la prison*. Gallimard.

Froidevaux-Metterie, C. (2021). *Le corps des femmes: La bataille de l'intime*. Le Point.

Greed, C. (2003). *Inclusive urban design: Public toilets*. Routledge.

Halberstam, J. (1998). *Female masculinity*. Duke University Press. (Introduction)

hooks, b. (2017). *De la marge au centre: Théorie féministe*. Paris: Editions Cambourakis.

Humphreys, L., et al. (2007). *Le commerce des pissotières: Pratiques homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*. La Découverte.

Chapitres d'ouvrages académiques :

Gershenson, O. (2010). The Restroom Revolution: Unisex Toilets and Campus Politics. In H. Molotch & L. Noren (Eds.), *Toilet: Public restrooms and the politics of sharing* 191-207. New York University Press.
<https://doi.org/10.18574/nyu/9780814759646.003.0020>

Kian-Thiébaud, A. (2010). Erving Goffman: De la production sociale du genre à l'objectivation sociale des différences biologiques. In D. Chabaud-Rychter (Ed.), *Sous les sciences sociales, le genre: Relectures critiques, de Max Weber à Bruno Latour* 276-288. La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.chaba.2010.01.0276>

Raz, M. (2016). Bicatégorisation. In J. Rennes (Ed.), *Encyclopédie critique du genre* 87-95. La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.renne.2016.01.0087>

Articles académiques :

Ahmed, S., et al. (2021). Orientations: Vers une phénoménologie queer. *Multitudes*, 82(1), 197-203. <https://doi.org/10.3917/mult.082.0197> (consulté le 7 juillet 2024)

Bacot, S. (2024, 13 juillet). How Bathrooms Enforce the Gender Binary. Point Foundation. <https://pointfoundation.org/community/blog/bathrooms-gender-binary> (consulté le 12 juin 2024)

Barrère, C. (2024, 24 avril). Julien Damon, *Toilettes publiques: Essai sur les commodités urbaines*. Les Cahiers de la Recherche Architecturale Urbaine et Paysagère. <https://journals.openedition.org/craup/14423>(consulté le 18 juin 2024)

Bourdieu, P. (1983). Erving Goffman, Discoverer of the Infinitely Small. *Theory, Culture and Society*, 2(1), 112-113. (consulté le 17 juillet 2024)

Clarke, A. E. (2022). *Le genre et les technologies de reproduction*. *Techniques & Culture*, 2022(1), 74-90. <https://www.cairn.info/revue-techniques-et-culture-2022-1-page-74.htm> (consulté le 7 août 2024)

Delphy, C. (2002). Pour une critique féministe de la division du travail. *Travail, Genre et Sociétés*, 2002(2), 229-248. <https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2002-2-page-229.htm> (consulté le 30 juillet 2024)

Gaissad, L. (2013). La Démence ou la dépense? Le circuit festif gay entre consommation et consommation. *Ethnologie française*, 43(3), 409-416. <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2013-3-page-409.htm> (consulté le 30 juillet 2024)

Godechot, O. (2017). *Les sociabilités de toilette à l'époque des Lumières. Dix-huitième Siècle*, 2017(1), 233-246. <https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2017-1-page-233.htm> (consulté le 2 août 2024)

Guillaumin, C. (2003). Différence des sexes et production sociale. *L'Homme et la Société*, 2003(4), 47-60. <https://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2003-4-page-47.htm> (consulté le 30 juillet 2024)

Jeffreys, S. (2014). The Politics of the Toilet: A Feminist Response to the Campaign to "Degender" a Women's Space. *Women's Studies International Forum*, 45, 42-51. <https://doi.org/10.1016/j.wsif.2014.05.003> (consulté le 30 juillet 2024)

Jouët, J. (2020). *Les petits coins à l'école*. Éditions Rue d'Ulm. <https://www.cairn.info/les-petits-coins-a-l-ecole--9782749276045-page-255.htm> (consulté le 2 août 2023)
Kogan, T. S. (2018). Sex-Separation in Public Restrooms: Law, Architecture, and Gender. *Michigan Journal of Gender & Law*, 14(1), 1-57. (consulté le 30 juillet 2024)

Lieber, M. (2002). Le sentiment d'insécurité des femmes dans l'espace public : une entrave à la citoyenneté ? *Nouvelles Questions Féministes*, 21(1), 41-56. <https://doi.org/10.3917/nqf.211.0041> (consulté le 30 juillet 2024)

Liotard, I. (2022). Des soirées techno queer parisiennes à une épistémologie du corps queer. *Corps*, 20(1), 187-199. <https://doi.org/10.3917/corp1.020.0187> (consulté le 22 juillet 2024)

Preciado, P. B. (2017, septembre 6). Trashgender: Urinate/Defecate, Masculine/Feminine. *The Funambulist Magazine*. <https://thefunambulist.net/magazine/13-queers-feminists-interiors/trashgender-urinatedefecate-masculinefeminine-paul-b-preciado> (consulté le 23 juillet 2024)

Robert, J. (2022). Le wokisme, la nouvelle panique morale à la mode. *La Revue Nouvelle*, 8(8), 5-7. <https://doi.org/10.3917/rn.228.0005> (consulté le 3 août 2024)

Sokal, A., & Bricmont, J. (1997). *Impostures intellectuelles*. Odile Jacob. <https://www.cairn.info/impostures-intellectuelles--9782738105035-page-101.htm> (consulté le 3 août 2024)

Staszak, J.-F. (2021). La géographie, le corps et les toilettes. *Historiens et Géographes*, 455, 42-50. (consulté le 3 août 2024)

Vile, A., & Belarc, J. (2021, 12 avril). Quelques éléments d'analyse de l'offensive transphobe. *Révolution Permanente*. <https://www.revolutionpermanente.fr/Quelques-elements-d-analyse-de-l-offensive-transphobe> (consulté le 3 août 2024)

Ouvrages non académiques :

De Beauvoir, S. (2014). *Le deuxième sexe, tome 2: L'expérience vécue*. Gallimard.

Endler, R. (2021). *Le patriarcat des objets*. Éditions Dalva, 49-73.

Kern, L. (2019). *Feminist City: Claiming Space in a Man-Made World*. Verso, 109-114.

Articles non académiques :

Cheung, H. (2021, août 12). Angleterre : Toilettes non mixtes obligatoires dans les lieux publics. *Slate*. <https://www.slate.fr/story/230075/angleterre-toilettes-non-mixtes-obligatoires-lieux-publics> (consulté le 3 août 2024)

Giard, A. (2019, 6 novembre). Tasse: Le dernier salon où l'on ose? *Libération*. https://www.liberation.fr/debats/2019/11/06/tasse-le-dernier-salon-ou-l-on-ose_1811193/ (consulté le 2 août 2024)

Lindon, M. (2019, novembre 15). Marc Martin, pissotières and love. *Libération*. https://www.liberation.fr/livres/2019/11/15/marc-martin-pissotieres-and-love_1763657/ (consulté le 2 juin 2024)

Autres :

Les toilettes genrées, ça fait chier! (2018, July 28). Mars-Infos. <https://mars-infos.org/les-toilettes-genrees-ca-fait-6676> (consulté le 28 mai 2024)

Analyse des toilettes neutres. (2020, August 3). Fédération des Associations de Parents de l'Enseignement Officiel. https://www.fapeo.be/analyse-toilettes-neutres/#_Toc53177048 (consulté le 3 juin 2024)

Conférence sur les toilettes non genrées. (2022, August 2). Conférence Universitaire des Associations d'Étudiants. <https://cuae.ch/conference-sur-les-toilettes-non-genrees/> (consulté le 2 juin 2024)

Cheung, H. (2014, August 7). Toilettes et genre. Slate. <https://www.slate.fr/story/88047/toilettes-genre> (consulté le 28 juillet 2024)

Pour quelles raisons créer des toilettes séparées? (2019, November 18). Libération. https://www.liberation.fr/debats/2019/11/18/pourquoi-faire-des-toilettes-separees_1811190/ (consulté le 2 mai 2024)

Urinoir féminin. (2023, August 2). Wikipédia. https://fr.wikipedia.org/wiki/Urinoir_f%C3%A9minin (consulté le 2 août 2024)

Elsa Dorlin : Le féminisme pour ambition de révolutionner le monde. (2014, August 9). L'Humanité. <https://www.humanite.fr/societe/elsa-dorlin-le-feminisme-pour-ambition-de-revoluti-547111> (consulté le 9 juin 2024)

Les gitanes de Saint-Jacques. (2021, August 10). Radio France. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-pieds-sur-terre/les-gitanes-de-saint-jacques-r-5101056> (consulté le 2 août 2024)

Sources anonymisées :

Site culturel anonyme. (2023). A safe place for art & music. [anonymized URL].

Source médiatique anonyme. (n.d.). Les XX font danser [ville] depuis 2002. Retrieved from [anonymized URL].

« À Bruxelles, le club *La Boîte* prône la techno sans sexisme et sans réseau ». (n.d.). *Sourdoreille*. [anonymized URL].